



**RÉSONANCE DE LA PENSÉE DE**  
**COLETTE GUILLAUMIN**  
AU SEIN DU MOUVEMENT  
LESBIEN FRANCOPHONE AU CANADA

 les éditions  
**sans fin**





**RÉSONANCE DE LA PENSÉE DE**  
**COLETTE GUILLAUMIN**  
AU SEIN DU MOUVEMENT  
LESBIEN FRANCOPHONE AU CANADA



**RÉSONANCE DE LA PENSÉE DE**  
**COLETTE GUILLAUMIN**  
AU SEIN DU MOUVEMENT  
LESBIEN FRANCOPHONE AU CANADA

GRAPHISME :  
France Lemire

© Les éditions sans fin  
<https://leseditionssansfin.com>  
[leseditionssansfin@gmail.com](mailto:leseditionssansfin@gmail.com)

ISBN : 978-2-9815661-9-5

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre  
Tous droits réservés  
Imprimé au Canada par Rytec Printing (Ottawa)

Illustration : Line Chamberland, Louise Turcotte, Denise Veilleux  
et Nicole Lacelle, Colloque international : Actualité de Colette  
Guillaumin, Université d'Ottawa, 2019  
Photo : kimura byol - nathalie lemoine

Révision : Pascale Noizet, Danielle Chagnon, Denise Veilleux  
et Félix L. Deslauriers

Les éditions sans fin ne reconnaissent l'apport d'aucun  
gouvernement dans la réalisation et la publication de cet  
ouvrage. Nous remercions toutes les personnes qui nous  
apportent leurs précieux appuis.

Les éditions sans fin travaillent à mettre en résonance le  
travail des scientifiques, des activistes et des artistes.

À Johanne Coulombe  
qui a gagné son paradis  
et fait maintenant rire  
les anges.



## Avant-propos

Avec une ironie toute relative, on pourrait sans doute aborder la diversité des mouvements de femmes à travers leur mode d'intervention sociale selon qu'ils seraient dans une optique « corporatiste », « syndicale » ou « politique ».

[...]

Le lesbianisme ne peut être ni corporatiste (être lesbienne n'est pas un métier) ni syndical (lesbienne n'est pas un statut de sexe)<sup>1</sup>.

Colette Guillaumin

Sociologue, spécialiste des idéologies « de Nature » et des rapports sociaux d'oppression (*L'idéologie raciste*, 1972 [2002] ; *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, 1992), Colette Guillaumin (1934-2017) faisait également partie du collectif de la revue *Questions féministes* à l'origine de l'élaboration de la théorie du féminisme matérialiste<sup>2</sup>. Ses travaux éclairent l'histoire et le fonctionnement des systèmes de différenciation sociale que sont le racisme et le sexisme. Ils cernent l'essentialisation et la chosification des personnes « minoritaires », c'est-à-dire minorisées, voire appropriées. Guillaumin a mis en évidence la manière dont des traits anatomiques, tels que la couleur de la peau et le sexe, ont été transformés par des groupes « majoritaires » en indicateurs d'une nature spécifique des groupes minoritaires. Cette nature les distinguerait d'une norme humaine qu'eux-mêmes

1. Citation tirée de « La confrontation des féministes en particulier au racisme en général. Remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés », paru dans « Les féministes face à l'antisémitisme et au racisme », Journée de l'ANEF du 14 Juin 1997, Supplément du *Bulletin de l'Association Nationale des Études Féministes*, n° 26, 1998, p. 7-14. Cet article est reparu dans « *Sociologie et sociétés*, vol. 49, n° 1, printemps 2017, <https://www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2017-v49-n1-socsoc03347/1042811ar/>.
2. Pour un historique de ce courant de pensée, voir l'article de Maira Abreu « De quelle histoire le 'féminisme matérialiste' (français) est-il le nom ? », *Comment S'en Sortir ?*, n° 4, printemps 2017, p. 55-79, <https://commentssortir.files.wordpress.com/2017/04/css4-2017-abreu-de-quelle-histoire4.pdf>.

incarneraient – selon eux, bien sûr. Ce « système socio-symbolique de marques apposées sur les groupes [minorisés]<sup>3</sup> » masque des antagonismes politiques néanmoins discernables dans l'appropriation des personnes-mêmes, réduites à l'état de « machines » interchangeables au service de la re-production du Même (monde, régime, système de relations sociales).

S'il nous semble essentiel de souligner la pertinence de ce travail, l'objectif de la présente publication n'est pas de résumer les apports de Guillaumin à la sociologie des rapports sociaux. Nous souhaitons plutôt donner un aperçu de l'intérêt qu'ils ont suscité au sein du mouvement lesbien francophone au Québec et en Ontario dès la fin des années 1970. Il s'agit ainsi d'ouvrir une fenêtre sur ce mouvement qui a activement cherché des outils conceptuels pour comprendre et combattre l'oppression de la classe des femmes<sup>4</sup> à l'échelle de la planète. Parmi les outils que propose Guillaumin, l'identification d'une « structure socio-sexuelle » dans les sociétés modernes a particulièrement retenu son attention comme en attestent les textes de Louise Turcotte, de Denise Veilleux et de Nicole Lacelle rassemblés dans la seconde partie du présent livre.

Ces textes sont issus de leur participation au colloque international *Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe. Actualité de Colette Guillaumin*, qui s'est déroulé à l'Université d'Ottawa du 21 au 23 juin 2019. Organisé par une équipe intergé-

3. Citation tirée de l'Annexe III de *L'idéologie raciste*, Paris : Gallimard, 2002, p. 332. Cet article est d'abord paru dans « Race et nature : système des marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux », *Pluriel* n° 11, en 1977.

4. Pour les féministes matérialistes de la revue *Questions féministes* (1977-1980), le terme « femmes » renvoie aux humains femelles socialement construits en tant que *femelles*. Ce n'est pas le cas des humains mâles qui échappent à cette réduction anatomique et zoologique par leur positionnement social en tant qu'*humains*. On dit « le beau sexe », « le deuxième sexe », jamais « le premier sexe ». Claire Michard, sociolinguiste, a constaté cette dyssymétrie de traitement également du côté de constructions discutables : « La notion d'homme est pleinement déterminée en tant qu'humain : /humain/ est le trait sémantique catégorisant, et /mâle/ le trait sémantique subordonné, qui détermine /humain/. Tandis que la notion de femme est pleinement déterminée en tant que femelle : /femelle/ est le trait sémantique catégorisant, et /humain/ le trait sémantique subordonné, déterminant /femelle/. » *Humain/ Femelle de l'Humain. Effet idéologique du rapport de sexage et notion de sexe en français*, Montréal, Éditions sans fin, 2019, p. 215-216.

nérationnelle d'universitaires (Université du Québec à Montréal et Université d'Ottawa) et par les Éditions sans fin<sup>5</sup>, ce colloque comportait, en plus de sessions scientifiques, une table ronde intitulée « Comment la pensée de Guillaumin a-t-elle influencé le militantisme des lesbiennes au Québec et en Ontario francophone ? ». Proposée et animée par Line Chamberland, titulaire à l'époque de la Chaire de recherche sur l'homophobie à l'UQAM, cette table ronde réunissait des lesbiennes aux parcours distincts, mais dont le militantisme lesbien s'est amorcé au courant des années 1970, parallèlement à une implication dans le mouvement féministe. Les lesbiennes « politiques » œuvrant surtout dans l'ombre, il nous a semblé particulièrement important d'accueillir cette table ronde proposée par Chamberland. D'autant plus qu'elle nous donnait accès à des réflexions fondées sur une longue expérience de terrain.

Parmi les principaux engagements de ces activistes, on relève, pour Louise Turcotte – et les autres membres du collectif fondateur Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui –, l'impulsion d'un mouvement lesbien autonome et la création de plateformes d'expression variées (vidéo, revue, conférences, rencontres) invitant à l'analyse politique du lesbianisme et au débat d'idées sur ce sujet et d'autres concernant la vie sociale (la famille, les oppressions, l'argent, etc.). De son côté, Nicole Lacelle participa à la fondation des Éditions du remue-ménage et du Réseau des lesbiennes du Québec, deux structures permettant la transmission et la préservation de précieuses connaissances et expertises. Enfin, en Outaouais, Denise Veilleux, qui rédigea le premier mémoire sur les lesbiennes âgées au Canada en 1998 (Université d'Ottawa), anima une émission radiophonique et organisa nombre d'activités de visibilité favorisant le dialogue, la réflexion et, comme pour les initiatives précédentes, l'émergence

5. Dominique Bourque, Sandrine Charest-Réhel, Johanne Coulombe, Félix L. Deslauriers, Elsa Galerand et Linda Pietrantonio. Le comité scientifique comptait : Salima Amari, Jules Falquet et Myriam Martineau.

d'une subjectivité propre, car « [p]our agir politiquement, encore fallait-il exister pour soi et pour d'autres semblables » (Veilleux). Leurs récits rendent compte de préoccupations encore d'actualité aujourd'hui comme les avantages de la non-mixité, les problèmes liés à la revendication d'un droit à la « différence », ce que peut et ne peut pas faire le mouvement lesbien, et la rupture que constitue le lesbianisme au sein de la classe des femmes : « Échapper à [l']appropriation individuelle, privée, est quand même pour moi une rupture indiscutable, une rupture et non, comme Adrienne Rich le disait, une continuité » (Lacelle).

Lacelle, Turcotte et Veilleux, ainsi que bien d'autres activistes de la même génération, donnent toujours, après plus de 40 ans, de leur temps au mouvement lesbien, en particulier pour assurer sa continuité et préserver ses traces (Archives lesbiennes du Québec, Réseau des lesbiennes du Québec, Fondation Émergence, etc.). Cette persévérance de leur engagement pourrait être liée au fait que nombre de lesbiennes – dont nous-mêmes – avons pris conscience à l'époque de faire partie d'un moment inouï dans l'histoire. D'une part, nous nous autorisons à nous penser pour la première fois (Louise Turcotte<sup>6</sup>) ; d'autre part, nous inventions une nouvelle manière de vivre. Parce qu'elle était centrée sur des objectifs à la fois personnels (nous dégager des attentes familiales pour exister et nous réaliser) et collectifs (nous libérer du carcan de la féminité et changer le monde), cette manière de vivre nous délivrait de la pression des modèles ambiants (bonne fille, mère se sacrifiant pour la famille, *superwoman*, célibataire dévouée à Dieu ou à ses parents) et nous permettait de prioriser ce qui nous importait le plus (nos passions et notre soif de justice, d'indépendance et de connaissance).

En ce qui nous concerne, chacune de nos rencontres, chacun de nos gestes militants contribuaient à démanteler le théâtre mental et matériel qui avait été bâti pour nous. Nous avons com-

6. Myriam Fougère. *Lesbiana – Une révolution parallèle*, 2012.

mencé, grâce aux luttes féministes, à voir ce dispositif dans les balades sentimentales, les magazines, les films à grand déploiement, ainsi que dans les lois et les institutions. Derrière les mariées immaculées des vitrines, les images d'intérieurs impeccables agrémentés de bébés propres et silencieux des publicités et l'omniprésence des miroirs dans les lieux réservés aux « femmes », se profilaient d'inquiétantes coulisses chargées de tenues et d'escarpins inconfortables, d'incessantes tâches et d'innombrables rêves brisés. Derrière les portes closes de ce théâtre aux plafonds de verre et aux planchers collants filtraient les cris étouffés d'enfants et de jeunes femmes, les épreuves et le courage de mères et de grands-mères. Nous ne voulions pas marcher dans leurs pas. Nous ne voulions pas non plus d'une société qui barrait la voie de la liberté et de l'autonomie à la majorité des êtres humains. Francophones dans un pays et un continent anglophones, souvent minoritaires au sein des groupes de femmes et de gais, nous nous sentions solidaires de tous les opprimés. Turcotte rappelle que « Selon [Guillaumin], pour qu'il y ait projet de société, il faut d'abord analyser cette société existante et être en position critique de cette société-là ». Le lesbianisme nous donnait le recul dont nous avions besoin pour entamer ce travail.

Le militantisme est une occasion de se positionner dans un rapport d'égalité aux autres : chaque personne s'implique comme elle le peut pour faire avancer la lutte. L'activisme lesbien de la fin des années 1970 et des années 1980 rompait avec l'homogénéité de classe, de culture et de génération des groupes que nous, comme d'autres, avions connue avant de nous engager dans la lutte féministe. Quelques lesbiennes parmi nous circulaient, du fait de leur emploi ou de leurs passions, entre les espaces francophones et anglophones, populaires et plus privilégiés, etc. Le lesbianisme nous offrait un modèle relationnel qui n'était fondé ni sur la famille ni sur les appartenances traditionnelles. Il créait une complicité entre nous qui englobait nos analyses et nos stratégies militantes lors des manifestations et des soirs de fêtes.

Cette complicité et ce militantisme expliquent-ils la loyauté de notre « cohorte » pour la dénomination « lesbienne » ? Et pourquoi donc avait-elle choisi le terme le plus méprisant de l'époque ? Voici ce que dit Guillaumin de cette appellation dans un texte paru dans la revue *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui* (mars 1984) que nous reproduisons dans la première partie du livre :

lesbienne, qui est un terme historique et géographique, porterait le sens politique [comparativement au mot « homosexuelle » qui, selon l'usage, renverrait plutôt aux « mœurs »]. Il désigne l'ensemble sexuel et politique, la révolte contre, et le refus de, la division socio-sexuelle, du système social dit « hétérosexualité »<sup>7</sup>.

Le sens que possédait ce terme au sein des lesbiennes agissait sur nous comme un sésame. Il nous dessillait les yeux et la conscience. Plutôt que d'évoquer une sexualité plus ou moins « honteuse » ou « sale », il renvoyait à une société parallèle qui ne nous sexualisait, animalisait, instrumentalisait ou réifiait pas. De plus, il nous donnait accès à un espace concret et mental qui nous permettait de comprendre *politiquement* ce que voulait dire être désignés « autres », « différents », et ainsi de résister à notre transformation en « machines-à-force-de-travail », pour employer un néologisme de Guillaumin.

Aucun des synonymes du mot « lesbienne » n'échappait à la stigmatisation : ni « dyke » aux États-Unis ni « gouine » en France, ou « femmes aux femmes » dans le Québec francophone. À la différence de ces termes, il traversait les frontières (*lesbian*, *lesbiana*, *lesbica*, *lesbish*, *lesbe*, *lesbijka*, etc.). Son ancrage dans l'Antiquité et son association à une figure historique indépendante nous rappelle que les conditions de vie des humains femelles n'ont pas toujours été les mêmes et peuvent donc être modifiées. En se revendiquant symboliquement de Lesbos, lieu

7. Colette Guillaumin. « Des termes et des mots », *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. II, n° 4, mars 1984, p. 8.

de naissance de Sappho, figure autonome et innovatrice<sup>8</sup>, les lesbiennes d'alors misaient sur la liberté, l'engagement et l'avenir. Malgré l'opprobre que son œuvre suscita chez les auteurs misogynes et les autodafés que lui réservèrent les pères de l'Église, Sappho a traversé les siècles. Cette « dixième muse », comme la désignait Platon, a légué à la littérature un « je » à la fois sensible et lucide, et à l'histoire, une dissidence contre un tyran qui lui valut un exil de quinze années.

Pour contrer le lesbianisme, le « régime hétérosexuel », ainsi que l'appelle Monique Wittig, a déployé beaucoup d'efforts au cours des siècles. Après son invisibilisation à travers la religion chrétienne et sa pornographisation à l'ère capitaliste, il est perçu tantôt comme dégoûtant, tantôt comme affriolant. Guillaumin rappelle la coexistence de ces deux sens donnés au mot :

socialement le terme lesbienne est lourdement chargé, il est à la fois un terme de mépris (d'agression) et d'excitation. L'excitation relève de la pornographie banale en supposant là une particularité de la conduite sexuelle, une « bizarrerie ». L'agression rend compte, elle, de la connaissance diffuse du fait que les lesbiennes n'acceptent pas l'ordre social, le système de contrainte hétérosexuel. L'agression contre les lesbiennes se manifeste ainsi : en tentant de les renvoyer au lit, c'est-à-dire à cacher soigneusement sous l'apparence de l'injure pornographique, la vraie raison de la crainte qu'elles inspirent. Le renvoi au lit masque la contestation de l'ordre social. La hargne et la haine pourtant semblent bien excessives pour un si petit objet : cette contradiction est un révélateur de l'enjeu<sup>9</sup>.

8. « Avec Sappho, la poésie devint *l'ordo studiorum*, c'est-à-dire la base de l'éducation des Antiques. La poésie était alors parénétique, une exhortation à la vertu, aux arts et aux sciences. Après elle, la volonté de transmettre le savoir anima avec souffle toute la *paideia* de la Grèce, dessein qui demeure une des préoccupations fondamentales de l'Humanité », Pierre Landete, « Sappho de Mytilène, une parole au présent », *Les lettres de la SPF*, n° 38, 2017/2, p. 38.

9. C. Guillaumin, « Des termes et des mots », *loc. cit.*

Le *statu quo* ne peut se maintenir que si les humains femelles restent à la place qui leur est imposée. C'est parce que les lesbiennes « politiques » ruent fortement dans les brancards qu'on les invisibilise, vilipende ou sexualise. L'emprise progressive, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle sur la scène nord-américaine, d'un nihilisme replié sur la jouissance individuelle, couplé à l'expansion de la marchandisation, s'est soldée par un nouveau formatage du lesbianisme. On en a fait une simple *identité* sexuelle, une parmi d'autres, fixe ou non fixe, à célébrer et à performer... en attendant d'en essayer une autre. Le coup a porté, mais n'a pas tué.

Afin de permettre aux personnes qui ne connaîtraient pas ou connaîtraient mal le travail de Guillaumin de mieux se familiariser avec ses analyses, nous avons inclus, outre le texte susmentionné, une entrevue radiophonique accordée à Marie-Anne Juricic. Celle-ci a été diffusée dans le cadre de son émission *Planète féministe* en 1999. Sa transcription est précédée par un article éclairant de Félix L. Deslauriers, doctorant en sociologie à l'Université d'Ottawa. Il s'agit d'une fine contextualisation des analyses de Guillaumin et de son propos dans l'entrevue. C'est grâce aux démarches de Deslauriers que nous avons appris l'existence de cette précieuse entrevue et pouvons la publier avec la généreuse autorisation de M.-A. Juricic.

Nous espérons que ce petit livre contribuera à vous donner envie d'explorer plus avant le travail de Guillaumin et l'histoire du mouvement lesbien francophone au Canada<sup>10</sup>. Nous vous invitons à consulter le site des Éditions sans fin (leseditionssansfin.com) où se trouve, en format vidéo, l'ensemble des interventions du colloque *Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe. Actualité de Colette Guillaumin*, incluant celles de Chamberland, Lacelle, Turcotte et Veilleux. Bonne lecture !

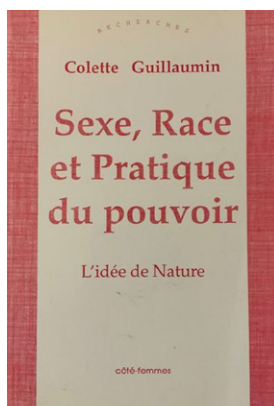
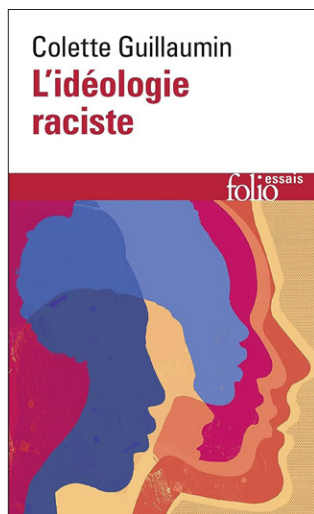
Dominique Bourque et Johanne Coulombe<sup>11</sup>  
Coresponsables des Éditions sans fin

10. Voir les Archives lesbiennes du Québec : <https://www.archiveslesbiennesduquebec.ca>.

11. L'essentiel de cet avant-propos a été rédigé avant le décès fulgurant de Johanne Coulombe le 22 juillet 2021.

Partie 1

**Analyses de Colette Guillaumin**  
***en texte, en contexte et en ondes***



## Des termes et des mots<sup>1</sup>

(à propos de la réunion du 12<sup>2</sup>)

Quand la réunion du 12 février « Le lesbianisme politique » a été projetée, la conversation que nous avons eue a beaucoup porté sur les thèmes qui pouvaient sortir au cours de la discussion. (Puisqu'en effet discussion nous avions prévue et non pas « conférence »). Beaucoup de ces thèmes sont effectivement venus sur le tapis. D'autres pas. C'est parmi ces autres que sont prises les remarques suivantes.

### MATÉRIALISME VERSUS NATURALISME

« Naturalisme ». Injure aujourd'hui parmi les radicales (lesbiennes, politiques, féministes, etc.). Et c'est bien justifié. Parce qu'après tout cette façon de voir les choses et le monde, façon qui consiste à dire : « c'est génétique, c'est dans le sang, c'est sa nature – leur nature, elles sont – ils sont, comme ça, bref c'est naturel », ne peut avoir bonne presse auprès de ceux à qui on répète, assène qu'après tout s'ils sont opprimés, exploités, dominés, s'ils sont agressés, s'ils sont renvoyés impoliment aux poubelles de l'histoire ou de la société ce serait dans l'ordre des choses, ce

1. Cet article a été publié dans la revue *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui* en mars 1984, p. 6-8. Il est reproduit fidèlement et intégralement.

2. Constatant le peu de discussions abordant le lesbianisme politique, le collectif *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, a organisé une rencontre sur ce sujet le 12 février 1984 avec Colette Guillaumin. Il en traite dans son éditorial : « Nous avons organisé cette rencontre en espérant que notre questionnement ainsi que l'apport analytique de Colette Guillaumin suscitent des discussions sur des points d'analyse afin de voir si certaines questions se recoupent », *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 2. Cet éditorial se conclut ainsi : « Cette rencontre nous amène à nouveau à espérer que nos préoccupations débordent du privé pour s'insérer plus implicitement dans une analyse de la société dans laquelle nous vivons. S'il est important de reconnaître entre nous les oppressions créées par le système, il est tout aussi fondamental de les situer dans la lutte contre la société hétéro », *op. cit.*, p. 4.

serait dans l'ordre, dans *l'ordre de la Nature*. Que c'est donc normal (et juste) et éternel. Inchangeable parce que « la nature c'est comme ça ». Et comment pourraient le prendre autrement que comme injure ceux qui veulent changer le monde quand on leur dit que s'ils sont opprimés, exploités ce n'est pas que l'ordre social est inadmissible mais parce que l'ordre naturel règne. Et qu'il est, cet ordre naturel, bon, excellent et qu'il convient de l'accepter. Oui « naturaliste » est injurieux.

## OUI MAIS « MATÉRIALISME » ?

En effet : oui mais... Car souvent les naturalistes conscients explicites et organisés (ils ne le sont pas tous), à savoir et entre autres les éthologistes, sociobiologistes, et néo-darwiniens de diverses obédiences sont accusés par leurs adversaires d'être des « matérialistes ». Ils sont ainsi considérés par les spiritualistes de différentes sortes, religieux surtout. Ce que les spiritualistes veulent dire : les naturalistes prétendent que ce sont les gènes (le sang ou tout autre chose du genre) qui sont la cause ultime des conduites humaines et que ce n'est pas aux yeux des naturalistes Dieu ou quelque principe transcendant qui règle la marche du monde. Et que les gènes étant de la matière ainsi les naturalistes sont matérialistes.

Et pourtant c'est bien à tort qu'ils appellent le naturalisme « matérialiste », car le naturalisme est, au contraire, une variété spéciale de métaphysique (de « spiritualisme ») en ce qu'il met à la place de Dieu (ou quelque principe transcendant) un élément matériel certes (les gènes, le sang, bref de la « matière »), mais dans une place identique à celle de Dieu, avec un fonctionnement de même sorte que celui de Dieu. Car le naturalisme suppose que cette matière fonctionne comme Dieu, qu'elle a *en elle-même* des vertus intrinsèques et essentielles et qu'en quelque sorte la peinture ou l'agriculture, ou la domination des uns par les autres, ou etc. sortent tout crus et tels quels des chromosomes ou de la chimie du sang... Pour les naturalistes les événements ne sont

jamais qu'une *propriété* de la matière (et non pas les effets d'un processus, d'une relation, d'une situation, etc.).

Alors que le matérialisme porte son attention sur, justement, ces processus, relations, situations. Il ne cherche pas d'explication dans les choses en soi, ne se laisse pas entraîner à trouver dans les « mentalités », les « symboles », les « influences astrales », « l'idéologie », la *cause*, « l'explication première », « l'origine » de l'oppression, de la domination ou de « l'exploitation et garde fermement les faits, les faits concrets, et d'abord eux, et ne les lâche jamais. (Et ne les perd surtout pas de vue en étudiant justement l'idéologie et les mentalités.)

Ensuite le matérialisme consiste à ne s'occuper pas des choses « en soi » (la Femme, l'Homosexuel, le Nègre, *and so on*) mais des relations sociales qui forment les femmes, les homosexuels, les nègres, etc., des relations sociales qui les fabriquent.

## LESBIENNE VERSUS HOMOSEXUELLE

Beaucoup d'entre nous considèrent le terme « homosexuel » comme un terme de pathologie. Ce qui est exact. En tous cas il est certain que son origine est récente, pas tellement plus d'un siècle et qu'il est contemporain du développement de la psychiatrie. Dans cette perspective il désigne ce qui est considéré comme une *déviance* de l'instinct (?) sexuel « naturel ». (Tiens la voilà cette « nature ». Bon exemple de ce que signifie la référence au naturel (le naturalisme) dans la vie politique. Ici, la négation pure et simple qu'il s'agit d'un choix, d'une résistance, d'une révolte, d'un acte politique). De plus « homosexuel » est généralement employé de telle façon qu'il désigne les hommes homosexuels.

L'usage donc tendrait à s'établir que homosexuelle désignerait simplement les « mœurs » comme on dit, c'est-à-dire le choix sexuel de personnes de même sexe anatomique. Alors que lesbienne, qui est un terme historique et géographique, porterait

le sens politique. Il désigne l'ensemble sexuel et politique, la révolte contre, et le refus de, la division socio-sexuelle, du système social dit « hétérosexualité ».

De plus, socialement le terme lesbienne est lourdement chargé, il est à la fois un terme de mépris (d'agression) et d'excitation. L'excitation relève de la pornographie banale en supposant là une particularité de la conduite sexuelle, une « bizarrerie ». L'agression rend compte, elle, de la connaissance diffuse du fait que les lesbiennes n'acceptent pas l'ordre social, le système de contrainte hétérosexuel. L'agression contre les lesbiennes se manifeste ainsi : en tentant de les renvoyer au lit, c'est-à-dire à cacher soigneusement sous l'apparence de l'injure pornographique, la vraie raison de la crainte qu'elles inspirent. Le renvoi au lit *masque* la contestation de l'ordre social. La hargne et la haine pourtant semblent bien excessives pour un si petit objet : cette contradiction est un révélateur de l'enjeu.

Ce terme est donc bon, lesbienne est le plus juste possible en ce qu'il porte, et le sexuel, et la contestation du système social.

## Colette Guillaumin, FM : une féministe matérialiste à la radio

Présentation de l'entrevue du 4 mai 1999

Il y a plus de dix ans que je fréquente les textes de Colette Guillaumin. Son importance dans mon parcours personnel, théorique et politique est inestimable. Pourtant, je n'avais jamais entendu sa voix jusqu'à tout récemment<sup>1</sup>.

C'est donc avec enthousiasme que j'ai découvert, au hasard d'une lecture, qu'elle avait accordé deux entretiens à l'émission de radio *Planète féministe*, sur les ondes de Fréquence Paris Plurielle, en 1999 et en 2005<sup>2</sup>. J'ai aussitôt contacté Marie-Anne Juricic, qui a animé *Planète féministe* de 1997 à 2006, pour obtenir les enregistrements. À la suite de ces démarches, les entretiens avec Guillaumin ont été mis en ligne<sup>3</sup>, tout comme d'autres entrevues réalisées par Juricic au fil de son émission<sup>4</sup>.

C'est le premier des deux entretiens radiophoniques avec Guillaumin, celui de 1999, qui est retranscrit et publié ici pour la toute première fois. En guise d'introduction, je propose quelques remarques sur le féminisme matérialiste, dont l'acronyme FM

1. Il existe peu de captations audiovisuelles de Colette Guillaumin, contrairement à d'autres figures du féminisme matérialiste comme Christine Delphy et Monique Wittig.
2. L'entretien de 2005 est brièvement cité dans l'article de Delphine Naudier et Éric Soriano (2010, p. 204). C'est par cette voie que j'ai appris l'existence des deux entrevues.
3. L'entretien de 1999 peut être consulté à l'adresse suivante : <https://audioblog.arteradio.com/blog/182081/podcast/188069/colette-guillaumin-sociologue-au-cnrs-sexe-race-et-pratique-du-pouvoir-l-idee-de-nature>. L'entretien de 2005 peut être consulté à l'adresse suivante : <https://audioblog.arteradio.com/blog/182081/podcast/182175/colette-guillaumin-sociologue>.
4. J'attire notamment l'attention sur l'entretien du 7 septembre 1999 avec Monique Wittig : <https://audioblog.arteradio.com/blog/182081/podcast/199515/moniquewittig-oeuvre-politique-et-litteraire>.

évoque l'univers de la radio<sup>5</sup>. J'aborde le manque d'audibilité dont ce courant a parfois souffert et l'apport de la présente publication à son renouvellement en cours.

### **« Une interprétation matérialiste des rapports de sexe »**

Le travail de Colette Guillaumin s'inscrit dans le cadre d'une « interprétation matérialiste des rapports de sexe », pour reprendre ses propres termes au début de l'entretien. Elle fait ici référence au courant du féminisme matérialiste né en France dans la foulée du Mouvement de libération des femmes des années 1970. Ses figures pionnières sont, outre Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu, Monique Wittig, Paola Tabet et Christine Delphy<sup>6</sup>. Ce courant envisage les femmes et les hommes non comme des groupes naturels, mais comme des classes au sens marxien du terme<sup>7</sup>. Le travail des féministes et des lesbiennes matérialistes<sup>8</sup>, qui se poursuit aujourd'hui, consiste à analyser les rapports sociaux constitutifs des classes de sexe dans une perspective d'émancipation<sup>9</sup>.

C'est dans les pages de la revue *Questions féministes*, fondée en 1977, que ce travail s'est d'abord concentré. Guillaumin y a contribué à partir de 1978, puis a intégré son comité de rédaction l'année suivante.

5. FM désigne la modulation de fréquence, *frequency modulation* en anglais.

6. Je reprends ici la liste des noms que Guillaumin cite elle-même, dans cet ordre, dans l'introduction au recueil *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature* (1992, réédité en 2016 aux éditions iXe, p. 9).

7. Dans l'entretien, Guillaumin se réfère d'ailleurs directement à Marx et ses disciples pour justifier le choix d'appliquer le concept de classe aux catégories de sexe. Cela dit, il est important de souligner que le matérialisme de Guillaumin est plus marxien que marxiste.

8. « Lesbianisme matérialiste » est le nom que Monique Wittig (1992, p. XIII) donne à sa propre démarche, qui s'appuie sur le féminisme matérialiste tout en cherchant à l'élargir en théorisant le système hétérosexuel comme régime politique fondé sur l'appropriation des femmes et l'oppression des autres groupes minoritaires.

9. S'il se concentre sur l'analyse des rapports sociaux de sexe, ce courant a aussi proposé de riches outils conceptuels pour penser leur articulation aux autres rapports de domination. Sur ce point, voir Colette Guillaumin (2017 [1998]) mais aussi Jules Falquet (2016, 2019), Danielle Juteau (1994, 2016), Danièle Kergoat (1978, 2009) et Elsa Galerand (2014, avec Danièle Kergoat ; 2015).

Au préalable, elle avait publié un ouvrage majeur sur *L'idéologie raciste* (1972), aujourd'hui qualifié de « maitre-livre » (Aupiais, 2022) marquant un « tournant dans l'histoire des idées » (Juteau, 2017). C'est que Guillaumin opérait alors une rupture avec la définition courante du racisme – haine immémoriale de l'Autre avec un grand A – pour l'analyser comme véritable fait sociologique : un système de pensée historiquement situé, sécrété par des rapports sociaux d'appropriation on ne peut plus concrets, l'esclavage et la colonisation. Ce système de pensée organise notre perception du réel et nos manières de le dire, comme elle le démontre à partir d'une analyse discursive originale, dont toute la portée méthodologique n'a pas encore été épuisée<sup>10</sup>.

Dans le droit fil de ce premier travail, Guillaumin théorise en 1978 le sexisme comme une forme de naturalisme, face idéologique d'un rapport social d'appropriation des personnes entières – et non seulement d'exploitation de leur force de travail – qu'elle nomme « sexage ». Dans ce rapport, la classe appropriée est assignée à un travail d'entretien d'autrui, effectué hors salariat et au bénéfice de la classe des hommes (Guillaumin, 1978a). Le discours sur la nature des femmes et la pratique matérielle de leur appropriation sont les deux faces d'un même phénomène (Guillaumin, 1978b), le discours étant l'effet de la pratique et devenant lui-même, dans un deuxième temps, une cause<sup>11</sup>.

La théorisation du sexage représente une contribution majeure de Guillaumin à l'interprétation matérialiste des rapports de sexe et, plus largement, de l'ensemble des rapports de domination. Or, cette analyse matérialiste de la société est elle-même un produit social :

10. Parmi les travaux qui s'inspirent de Guillaumin sur le plan méthodologique, mentionnons notamment ceux de Claire Michard en sociolinguistique (1982, avec Claudine Ribery ; 2019), de Linda Pietrantonio en sociologie (1999, 2000) et de Dominique Bourque en études littéraires (2006).

11. « Avant même qu'on se répande en propos hiérarchistes du côté du groupe dominant, le mal est fait, et ces propos sont d'abord un symptôme avant d'être une cause. Ce qu'ils sont en effet également : à leur tour engagés dans l'écrou raciste [ou sexiste], ils deviennent bien une cause. Mais ils sont pris dans une chaîne où, déjà, eux-mêmes sont l'expression d'un rapport de force » (Guillaumin, 1981b, p. 35).

elle est le « fruit d'une synthèse entre révolte, activisme, analyse et conscience » (Guillaumin, 1981a, p. 30). Elle s'est construite *contre* l'interprétation naturaliste des catégories de sexe qui régnait sans partage en France au début des années 1970, y compris dans les sciences sociales (Mathieu, 1991 [1971]) et les organisations révolutionnaires (Delphy, 1970). Elle est l'effet d'un travail collectif de théorisation qui reconnaît clairement ses implications politiques, voire ses « liens organiques » avec un projet de transformation sociale. Car l'analyse matérialiste des rapports sociaux de sexe a toujours été pratiquée dans le but affiché d'abolir ces rapports et de faire advenir une société sans classes de sexe : « Je pense qu'il y aura quelque chose de neuf dans le monde quand, à la naissance, on ne se préoccupera plus d'attribuer un sexe au bébé, à l'être humain qui vient de naître », souligne Guillaumin dans l'entretien, avant de préciser qu'on n'en est, hélas, pas du tout là.

Issue des mouvements de libération, en l'occurrence féministes et lesbiens, cette théorie les alimente en retour. Elle est une sorte de « corps de transmission », pour reprendre une autre image évoquée par Guillaumin dans l'entretien.

## **Les années 1990 : un moment paradoxal**

Le contexte dans lequel est réalisé l'entretien, celui de la fin des années 1990, représente un moment paradoxal du point de vue de l'interprétation matérialiste des rapports de sexe.

D'un côté, ce courant fait face à plusieurs vents contraires. En France et au-delà, les mouvements féministes et lesbiens connaissent un ressac, à tel point que Jules Falquet (2022) parle d'une véritable « traversée du désert ».

Le collectif de *Questions féministes* s'est dissout en 1980 à la suite d'un conflit sur le lesbianisme et l'hétérosexualité<sup>12</sup>. Christine Del-

12. Au sujet de ce conflit, voir le n°1 de la revue *Amazonnes d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui* (juin 1982), celui de *Nouvelles Questions féministes* (1981), ou encore le chapitre récent de Maira Abreu (2022).

phy et Emmanuelle de Lesseps ont fondé *Nouvelles Questions féministes* en 1981, sans les autres membres du comité original et dans un contexte de contestation judiciaire. Les féministes et les lesbiennes matérialistes n'ont plus de lieu de publication francophone commun<sup>13</sup>. Si le lesbianisme radical, qui s'inspire des analyses du féminisme matérialiste (Turcotte, 1998), a connu un « âge d'or » dans les années 1980, la décennie suivante est plus difficile, comme elle l'est d'ailleurs pour l'ensemble des mouvements révolutionnaires.

Les analyses matérialistes en tout genre perdent du terrain face au postmodernisme. C'est dans ce contexte que les théories queers prennent leur envol. Si ces dernières partagent un postulat constructiviste avec le féminisme matérialiste, elles évacuent l'analyse en termes de classes de sexe et de rapports sociaux. L'œuvre de Judith Butler (1990) est, à ce titre, exemplaire.

Les théories queers sont diffusées dans le monde francophone par différents canaux, dont les séminaires Q du groupe parisien le Zoo à partir de 1996. À la toute fin de l'entretien avec Guillaumin, on entend d'ailleurs Juricic annoncer que l'émission de la semaine suivante portera sur le livre tiré de ces séminaires, *Q comme Queer* (Bourcier, 1998). Ceci témoigne de l'influence grandissante que connaissaient alors les théories queers, critiquées dès cette période par certaines figures du courant matérialiste (Turcotte, 1992, 1996 ; Charest, 1994 ; Mathieu, 1994 ; Causse, 1996)<sup>14</sup>.

À la fin des années 1990, l'interprétation matérialiste des rapports de sexe est donc contestée et concurrencée de l'extérieur, en plus d'avoir préalablement été ébranlée par ses propres conflits

13. Les membres de l'ancien collectif de *Questions féministes* qui ne collaborent pas à *Nouvelles Questions féministes* publieront certains de leurs textes dans *Amazones d'Hier*, *Lesbiennes d'Aujourd'hui* et *Feminist Issues*, revue américaine dont Monique Wittig intègre le comité éditorial en 1980.

14. Guillaumin rejoint ces critiques dans l'entretien de 2005 en réponse à une question de Juricic, qui exprime elle-même son opposition à ce courant. Il s'agit, à ma connaissance, de la seule prise de position publique explicite de Guillaumin sur les théories queers.

internes. Mais c'est aussi pendant cette décennie que paraissent successivement les livres des principales figures de ce courant. Guillaumin le mentionne en citant, dans l'ordre chronologique de parution, les titres suivants : *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe* (Mathieu, 1991) ; *The Straight Mind and Other Essays* (Wittig, 1992) ; *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature* (Guillaumin, 1992) ; *L'Ennemi principal 1. Économie politique du patriarcat* (Delphy, 1998) ; *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps* (Tabet, 1998). On pourrait ajouter à cette liste *Racism, Sexism, Power and Ideology*, recueil d'articles de Guillaumin traduits en anglais chez Routledge en 1995 et introduits par un texte majeur de Danielle Juteau – qui elle-même publie *L'ethnicité et ses frontières* en 1999.

Guillaumin observe dans l'entretien de 1999 « que ces livres sont tous des recueils d'articles et que l'ensemble de ces individus a produit par articles, au coup par coup en quelque sorte, gouvernés par la situation à chaque moment ». Il y a là, à son avis, un fait social qui dépasse la simple décision personnelle.

À cette remarque sociologique d'importance, on peut associer le constat suivant : ces recueils ont permis de rassembler en quelques volumes une somme considérable de textes qui étaient jusque-là restés éparpillés dans des supports variés, parfois difficiles d'accès. Leur parution concomitante, au cours des années 1990, a représenté une condition propice au mouvement de renouvellement des analyses matérialistes des rapports de sexe qui s'observe actuellement.

### **Un intérêt renouvelé pour l'œuvre de Guillaumin**

Bien que le féminisme et le lesbianisme matérialistes demeurent minoritaires, y compris dans le champ des théories critiques, voire des études féministes et de genre, on assiste aujourd'hui à un regain d'intérêt pour les travaux de ce courant (Bidet-Mordrel, Galerland et Kergoat, 2016). L'œuvre de Guillaumin n'y échappe

pas, comme en témoignent plusieurs indices<sup>15</sup>. Ses écrits sont réédités<sup>16</sup> et commencent à être traduits<sup>17</sup>. Ils sont discutés, voire débattus dans les champs académique et militant. Des analystes s'en saisissent pour aborder sous de nouveaux angles des enjeux au cœur de l'actualité, allant de la décolonisation (Falquet, 2020 [2022]) à l'antispécisme (Playoust, 2020), en passant par l'écriture inclusive (Michard, 2019) ou le travail domestique migrant (Galerand, 2015).

C'est dans cet esprit qu'ont été organisées, depuis le début des années 2000 et encore davantage depuis le décès de Guillaumin en 2017, une série d'initiatives collectives visant à réactualiser ses analyses. On peut penser ici, pour ne citer que quelques exemples récents<sup>18</sup>, au dossier de *Sociologie et sociétés* (Amiriaux et Salée, 2017) ; à la journée d'études organisée par le Réseau thématique 24 de l'Association Française de Sociologie le 12 octobre 2018 ; au colloque international *Penser la (dé)naturalisation de la Race et du Sexe. Actualité de Colette Guillaumin* tenu à Ottawa en juin 2019 ; à la journée d'étude de l'Association nationale des études féministes (ANEF) le 14 octobre 2019 sur le thème « Relire Nicole-Claude Mathieu et Colette Guillaumin » ; ou encore aux numéros thématiques des *Cahiers du genre* (Abreu, Falquet et Fougeyrollas-Schwebel, 2020) et des *Cahiers de recherche sociologique* (Galerand et Pietrantonio, 2020 [2022]), tous deux issus du colloque de 2019.

15. Les indices relevés ici s'inspirent de ceux mentionnés par William M. Burton dans son allocation de clôture au deuxième volet du colloque *Monique Wittig : Twenty Years Later / Vingt ans après*, prononcée le 28 juin 2023 à l'Université de Genève.

16. *L'Idéologie raciste* est réédité chez Gallimard en 2002. *Sexe, race et pratique du pouvoir* paraît aux éditions iXe en 2016.

17. Outre l'ouvrage anglophone déjà cité, mentionnons la parution d'une traduction italienne de *Sexe, race et pratique du pouvoir* en 2020 aux éditions Ombre Corte, grâce au travail de Sara Garbagnoli, Vinceza Pirelli et Valeria Ribeiro Corossacz. Au moment d'écrire ces lignes (juillet 2023), paraît également une traduction italienne de *L'idéologie raciste* établie par Sara Garbagnoli aux éditions Il Melangolo.

18. Pour une analyse approfondie de la réception des travaux de Guillaumin en France, voir l'article d'Hélène Bertheleu et Sarah Rétif (2020 [2022]).

## **Accroître l'audibilité du matérialisme de Guillaumin**

La redécouverte de l'entretien de 1999 et sa parution au sein du présent ouvrage viennent s'inscrire à la suite de ces initiatives. Il représente un nouvel outil de diffusion, particulièrement accessible en raison de son format plus « oral », ce qui devrait contribuer à initier de nouveaux publics à la pensée de Guillaumin. Il s'agit également d'une archive précieuse pour les spécialistes de son œuvre, ainsi que d'une pièce supplémentaire dans le corpus de ses interventions, dont certaines demeurent méconnues.

On peut mentionner ici ses articles et chapitres ne figurant pas dans le recueil *Sexe, race et pratique du pouvoir* (p. ex. Guillaumin, 1981, 1982, 1985) ; ses préfaces (1980) ou recensions d'ouvrages (1996) ; les textes issus de ses conférences dont celui qui est reproduit dans la présente publication (1984) et celui de 1998 auquel *Sociologie et sociétés* a donné un nouveau souffle en 2017 ; les articles publiés dans les journaux du Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix (MRAP), récemment dépoussiérés par Maira Abreu (2020)... Ce ne sont là que quelques exemples des interventions de Guillaumin encore négligées et éparpillées, auxquelles on peut maintenant ajouter les entretiens de 1999 et de 2005 à l'émission *Planète féministe*.

On peut espérer que ces interventions soient un jour rassemblées dans un recueil qui en faciliterait l'exploration, sorte de *Dits et écrits* de Colette Guillaumin, et que la bibliographie qui figure dans le numéro thématique des *Cahiers du genre* de 2020 soit complétée.

D'ici là, on peut souhaiter que la parution de cet entretien contribue au renouvellement actuel des analyses matérialistes des rapports de sexe et de race. Le contenu des entretiens de 1999 et de 2005 a en tout cas le potentiel d'éclairer les débats en cours –

qu'il s'agisse du raisonnement analogique attribué à Guillaumin<sup>19</sup>, de la capacité de la notion de classes de sexe à rendre compte des clivages internes au groupe des femmes<sup>20</sup> et notamment du clivage homo/hétéro<sup>21</sup>, de la pertinence du couple notionnel majoritaires/minoritaires<sup>22</sup>, ou encore du statut du discours et de l'idéologie dans le féminisme matérialiste<sup>23</sup>.

Plusieurs de ces questions brûlantes, et d'autres encore, sont abordées dans les entretiens radiophoniques de *Planète féministe*. Guillaumin y explicite son matérialisme et ses implications. En faisant passer l'entrevue de 1999 de l'audio à l'écrit, nous aurons contribué, je l'espère, à en accroître l'audibilité.

19. On affirme parfois que Guillaumin aurait pratiqué une analogie entre sexe et race, démarche tantôt saluée pour ses « vertus » (Naudier et Soriano, 2010), tantôt critiquée pour ses « paradoxes » et ses « limites » (Bentouhami-Molino et Guénif-Souillamas, 2017). Pour des réponses éclairantes sur ce point, voir Abreu, Falquet et Fougeyrollas-Schwebel (2020), ainsi que Galerand et Pietrantonio (2020 [2022]).
20. Voir à ce sujet le débat entre Éléonore Lépinard (2005) et Danielle Juteau (2010).
21. Isabelle Clair et Maxime Cervulle (2017, p. 13) écrivent que la notion de classe de sexe serait inapte à rendre compte de « l'hétérogénéité des expériences, par exemple sensible dans la différenciation sociale des vécus que génèr[e] le binarisme sexuel (homo/hétéro) [...] ». Pour une réponse sur ce point, je me permets de renvoyer à mon propre travail (Deslauriers, 2020 [2022]).
22. Pour une démonstration de la pertinence de ce couple notionnel pour l'analyse de terrains contemporains, voir l'article collectif de Dahhan *et al.* (2020).
23. On a souvent reproché au féminisme matérialiste de traiter le discours et l'idéologie de façon « mécaniste », en les réduisant au statut de « reflets des rapports sociaux » (Cervulle *et al.*, 2016, p. 18, voir aussi Benoit, 2019). Cette lecture me semble erronée (Deslauriers, 2021) puisque Guillaumin rejette nommément la notion de « reflet » pour lui opposer celle de « face mentale des rapports concrets » (1981a, p. 21).

## Bibliographie

- Abreu, M. (2020). Présentation de deux articles antiracistes de Colette Guillaumin (Droit et Liberté 1967, 1973). *Cabiers du Genre*, n° 68(1), 173-183.
- Abreu, M. (2022). Questions féministes, lesbianisme et hétérosexualité : les racines d'un conflit. Dans I. Clair et E. Dorlin (dir.), *Photo de famille. Penser des vies intellectuelles d'un point de vue féministe*. Éditions de l'EHESS.
- Abreu, M., Falquet, J. et Fougeyrollas-Schwebel, D. (2020). Colette Guillaumin. Penser la race et le sexe, hier et aujourd'hui. *Cabiers du Genre*, n° 68(1), 15-53.
- Amiraux, V. et Sallée, N. (2017). Colette Guillaumin (1934-2017). *Sociologie et sociétés*, 49(1), 153-154.
- Aupiais, A. (2022). Les cinquante ans de l'Idéologie raciste ou l'actualité d'un maître-livre. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, n° 170-171, 9-25.
- Benoit, A. (2019). *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*. Éditions de la Sorbonne.
- Bentouhami-Molino, H. et Guénif-Souilamas, N. (2017). Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l'analogie. *Cabiers du Genre*, 63(2), 205-219.
- Bertheleu, H. et Rétif, S. (2020 [2022]). Réception sociologique des travaux de Colette Guillaumin en France : une lente appropriation. *Cabiers de recherche sociologique*, (69), 47-75, [2022 pour l'édition numérique].
- Bidet-Mordrel, A., Galerland, E. et Kergoat, D. (2016). Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture. *Cabiers du Genre*, HS n° 4(3), 5-27.
- Bourcier, S. [M-H.] (1998). *Q comme queer*. Gai Kitsch Camp.
- Bourque, D. (2006). *Écrire l'inter-dit: la subversion formelle dans l'œuvre de Monique Wittig*. L'Harmattan.
- Butler, J. (1990). *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*. Routledge.
- Causse, M. (1996). *Quelle lesbienne êtes-vous ?* Paroles de lesbiennes.
- Charest, D. (1994). Madonna ou les boucles. Dans M. Dion (dir.), *Madonna : érotisme et pouvoir* (p. 41-53). Kimé.

- Cervulle, M. et Clair, I. (2017). Lire entre les lignes : le féminisme matérialiste face au féminisme poststructuraliste. *Comment s'en sortir*, (4), 1-22.
- Dahhan, R., Picot, P., Trawalé, D., Cossée, C. et Rabaud, A. (2020). Analyser des terrains contemporains à partir du couple notionnel « majoritaires/minoritaires ». *Cahiers du Genre*, n° 68(1), 145-171.
- Delphy, C. (1970). L'ennemi principal. *Partisans*, n° 54-55, 112-139.
- Delphy, C. (1998). *L'ennemi principal 1. Économie politique du patriarcat*. Syllepse.
- Deslauriers, F. L. (2020 [2022]). Quand la domination impose les termes de la révolte : la catégorie « homosexuels » à la lumière du matérialisme de Colette Guillaumin. *Cahiers de recherche sociologique*, n° 69, 111-138, [2022 pour l'édition numérique].
- Deslauriers, F. L. (2021). Compte-rendu de Audrey Benoit, Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe. Paris, Éditions de la Sorbonne, 2019, 356 p. *Recherches féministes*, 34(2), 253-258.
- Falquet, J. (2016). La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales. *Cahiers du Genre*, HS n° 4(3), 73-96.
- Falquet, J. (2019). *Imbrication : femmes, race et classe dans les mouvements sociaux*. Éditions du Croquant.
- Falquet, J. (2020 [2022]). Un féminisme matérialiste décolonial est possible : lire ensemble Colette Guillaumin et María Lugones. *Cahiers de recherche sociologique*, (69), 193-218, [2022 pour l'édition numérique].
- Falquet, J. (2022). Nos années 1990 : souvenirs de la traversée du désert. *Nouvelles Questions Féministes*, 41(2), 51-56.
- Foucault, M. (1994). *Dits et écrits*. Gallimard.
- Galerand, E. (2015). Quelle conceptualisation de l'exploitation pour quelle critique intersectionnelle ? *Recherches féministes*, 28(2), 179-197.
- Galerand, E. et Kergoat, D. (2014). Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux. *Nouvelles pratiques sociales*, 26(2), 44-61.
- Galerand, E. et Pietrantonio, L. (2020 [2022]). La sociologie de Colette Guillaumin ; lecture transversale, legs et perspectives de recherches. *Cahiers de recherche sociologique*, n° 69, 32, [2022 pour l'édition numérique].

- Guillaumin, C. (1972). *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Mouton.
- Guillaumin, C. (1978a). Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes. *Questions Féministes*, (2), 5-30.
- Guillaumin, C. (1978b). Pratique du pouvoir et idée de Nature (2) Le discours de la Nature. *Questions Féministes*, (3), 5-28.
- Guillaumin, C. (1980). Remarques sur L'Origine des espèces et sa postérité. Dans C. Darwin, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature* (p. V-XXVI). Maspero.
- Guillaumin, C. (1981a). Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées. *Sociologie et sociétés*, 13(2), 19-32.
- Guillaumin, C. (1981b). Le chou et le moteur à deux temps. De la catégorie à la hiérarchie. *Le Genre humain*, 2(2), 30-36.
- Guillaumin, C. (1982). Cela va sans dire... *Le Genre humain*, 3-4(1), 31-39.
- Guillaumin, C. (1984). Des termes et des mots (à propos de la réunion du 12). *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, 2(4), 6-8.
- Guillaumin, C. (1985). Sur la notion de minorité. *L'Homme et la société*, 77(1), 101-109.
- Guillaumin, C. (1992). *Sexe, Race et Pratique du pouvoir : l'idée de Nature*. Côté-femmes.
- Guillaumin, C. (1995). *Racism, Sexism, Power, and Ideology. Critical Studies in Racism and Migration*. Routledge.
- Guillaumin, C. (1996). Monique Wittig, The straight mind and other essays. *Mots. Les langages du politique*, 49(1), 127-130.
- Guillaumin, C. (2017 [1998]). La confrontation des féministes en particulier au racisme en général : remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés. *Sociologie et sociétés*, 49(1), 155-162.
- Guillaumin, C. (2020 [1992]). *Sesso, razza e pratica del potere. L'idea di natura*. Ombre Corte.
- Guillaumin, C. (2023 [1972]). *L'ideologia razzista. Genesi e linguaggio attuale*. Il Melangolo.
- Juteau, D. (1994). De la fragmentation à l'unité. Dans Collectif, *L'égalitarisme en question* (p. 81-108). Fides.

- Juteau, D. (1995). (Re)constructing the categories of “race” and “sex”: The work of a precursor. Dans C. Guillaumin, *Racism, Sexism, Power, and Ideology. Critical Studies in Racism and Migration* (p. 1-28). Routledge.
- Juteau, D. (1999). *L'ethnicité et ses frontières*. Presses de l'Université de Montréal.
- Juteau, D. (2010). « Nous » les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie. *L'Homme et la Société*, 176-177(2), 65-81.
- Juteau, D. (2016). Un paradigme féministe matérialiste de l'intersectionnalité. *Cahiers du Genre*, HS n° 4(3), 129-149.
- Juteau, D. (2017). La sociologue Colette Guillaumin est morte. *Le Monde*. [https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2017/05/18/la-sociologue-colette-guillaumin-est-morte\\_5130071\\_3382.html](https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2017/05/18/la-sociologue-colette-guillaumin-est-morte_5130071_3382.html)
- Lépinard, É. (2005). Malaise dans le concept. Différence, identité et théorie féministe. *Cahiers du Genre*, 39(2), 107-135.
- Mathieu, N.-C. (1991). *L'anatomie politique: catégorisations et idéologies du sexe*. Côté-femmes.
- Mathieu, N.-C. (1994). Dérive du genre/stabilité des sexes. Dans M. Dion (dir.), *Madonna : érotisme et pouvoir* (p. 56-70). Kimé.
- Mathieu, N.-C. (1991 [1971]). Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe. Dans *L'anatomie politique 1 : catégorisations et idéologies du sexe* (p. 17-41). Côté-femmes.
- Michard, C. (2019). *Humain/femelle de l'humain. Effet idéologique du rapport de sexage et notion de sexe en français*. Les éditions Sans Fin.
- Michard, C. et Ribery, C. (1982). *Sexisme et sciences humaines: pratique linguistique du rapport de sexage*. Presses universitaires de Lille.
- Naudier, D. et Soriano, É. (2010). Colette Guillaumin. La race, le sexe et les vertus de l'analogie. *Cahiers du Genre*, 48(1), 193-214.
- Pietrantonio, L. (1999). *La construction sociale de la (dé)légitimation de l'action positive ou l'envers de l'égalité*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Montréal.
- Pietrantonio, L. (2000). Une dissymétrie sociale : rapports sociaux majoritaires/minoritaires. *Bastidiana*, n° 29-30, 151-176.
- Playoust, A. (2020). *L'élevage comme rapport d'appropriation naturalisé : le cas du publisépisme*. Mémoire de maîtrise en sociologie, Université du Québec à Montréal.

- Kergoat, D. (1978). Ouvriers = ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique des deux variables : sexe et classes sociales. *Critiques de l'économie politique*, 5, 65-97.
- Kergoat, D. (2009). Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux. Dans E. Dorlin (dir.), *Sexe, race, classe, pour une épistémologie de la domination* (p. 111-125). PUF.
- Tabet, P. (1998). *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*. L'Harmattan.
- Turcotte, L. (1992). Forword: Changing the Point of View. Dans M. Wittig, *The Straight Mind and Other Essays* (p. VII-XII). Beacon Press.
- Turcotte, L. (1996). Queer Theory: Transgression and/or Regression. *Canadian Woman Studies*, 16(2), 118-121.
- Turcotte, L. (1998). Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec. Dans I. Demczuk et F. W. Remiggi (dir.), *Sortir de l'ombre. Histoire des communautés lesbiennes et gaies de Montréal* (p. 363-398). VLB éditeur.
- Wittig, M. (1992). *The Straight Mind and Other Essays*. Beacon Press.





Colette Guillaumin (Journée d'études de l'Association nationale des études féministes, Paris, Reid Hall Center, 14 juin 1997).

Photo : Nicole Décuré

# Colette Guillaumin

*Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*<sup>1</sup>.

Entrevue accordée à Marie-Anne Juricic le 4 mai 1999<sup>2</sup>

à l'émission radiophonique *Planète féministe*<sup>3</sup>

MAJ : Marie-Anne Juricic

CG : Colette Guillaumin

MAJ : Ce soir nous allons nous intéresser à la notion de sexe, de race, à l'idée de Nature, en relation avec la pratique du pouvoir. Nous verrons comment ce que l'on appelle le naturel, ou la Nature, est ancré dans des relations sociales et des rapports de force où certains, mais surtout *certaines*, sont assignés à l'état d'objet ; un statut d'infériorité sociale, économique et politique. Nous allons donc nous consacrer à l'étude des systèmes idéologiques et théoriques qui prétendent expliquer les relations humaines, en décrivant à la fois la réalité matérielle des relations de pouvoir et leurs formes mentales, qu'elles soient intellectuelles, psychologiques ou affectives. Si les analyses de sexe et de race concernent les relations de pouvoir, ces catégories occupent une place particulière dans l'étude des rapports sociaux puisqu'elles sont considérées par beaucoup comme des catégories dites naturelles. C'est pourquoi les catégories de sexe et de race sont supposées être immuables puisque découlant de différences « na-

1. Recueil d'articles publié à Paris aux Éditions Côté-femmes en 1992. C. Guillaumin était sociologue.
2. La présente transcription reproduit fidèlement les propos échangés. Seules les marques de l'oralité propres au langage parlé et les phrases entamées puis reformulées ont été éliminées de manière à faciliter la compréhension du dialogue. De rares éléments de syntaxe ont par ailleurs été ajustés dans le même but. Enfin, des notes de bas de page ont été ajoutées afin de contextualiser les propos ou d'ajouter des points d'information. Claire Michard, Félix L. Deslauriers, Lorine Dumas-Svanella et Dominique Bourque ont travaillé à l'établissement de cette transcription. Nous remercions chaleureusement Marie-Anne Juricic de nous avoir permis de publier cette précieuse entrevue.
3. Pour une présentation de cette émission radiophonique, voir le site suivant : <http://planetefeministe.e-monsite.com/pages/presentation.html>.

turelles ». Or désigner un groupe humain comme naturel, qu'il s'agisse de groupes de femmes, d'esclaves, de serfs, d'indigènes, ou d'ouvriers, évoque en réalité une situation inégalitaire, spécifique. Ces groupes humains sont engagés dans une relation d'appropriation et cette appropriation consiste d'abord en un usage corporel qui peut prendre plusieurs aspects. C'est ce que nous allons découvrir en compagnie de Colette Guillaumin, autour de son livre *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, publié aux éditions Côté-femmes.

Colette Guillaumin bonsoir, vous êtes sociologue au CNRS, vous avez enseigné à l'Université d'Ottawa et à l'Université de Montréal. Vous avez été membre du collectif de la revue *Questions féministes*<sup>4</sup> et vous êtes l'auteure<sup>5</sup>, notamment, de *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*<sup>6</sup>, ainsi que de nombreux articles sur les formes idéologiques qui doublent les rapports de sexe et de race. Tout d'abord, qu'est-ce qui vous a poussée, qu'est-ce qui vous a motivée, à écrire un livre sur la question de la pratique du pouvoir en rapport avec la notion de sexe et de race ?

CG : Ce n'est pas vraiment un bouquin en fait, donc répondre à la question en ces termes-là... Disons que c'est un recueil d'articles. C'est un recueil d'articles qui ont paru sur d'assez longues années. On peut faire une remarque sociologique là-dessus : il se trouve qu'entre 1992 et 1996-1997, une bonne partie du travail de ce que j'appellerais une interprétation matérialiste des rapports de sexe, qui consistait en articles, a été recueillie en bouquins. Je

4. Cette revue, fondée en 1977 en France, a proposé des analyses du courant du féminisme matérialiste jusqu'en octobre 1980.

5. Nous suivons ici la règle d'accord que Marie-Anne Juricic applique dans son texte de présentation et privilégie toujours aujourd'hui. Ailleurs dans la transcription, les accords sont conformes à la position de Colette Guillaumin sur le genre grammatical : « [...] il n'y a pas vraiment de masculin (il n'y a pas de genre grammatical mâle). On dit 'masculin' parce que les hommes ont gardé le général pour eux. En fait, il y a un général et un féminin, un humain et un femelle [...] » (Guillaumin 1992, p. 65 [1978]), nous utilisons la forme générique pour C. Guillaumin et plus généralement lorsque la formulation le permet.

6. Publié à Paris/La Haye aux Éditions Mouton en 1972. Réédité en 2002, Gallimard, coll. « Folio/Essais.

crois que les deux premiers étaient ceux de Nicole Mathieu<sup>7</sup>, ils ont paru également chez Côté-femmes. *L'anatomie politique*<sup>8</sup> est contemporain des articles théoriques de Wittig parus aux Etats-Unis sous le titre *The Straight Mind*<sup>9</sup>. Il y a eu également, dans le temps qui a suivi, le recueil des articles de Paola Tabet<sup>10</sup>, le recueil des articles de Christine Delphy<sup>11</sup>. Je vois qu'il y a un mécanisme qui dépasse les individus particuliers et qui fait que, à ce moment-là, tous les articles qui avaient été écrits sur ces questions-là par des gens qui s'y étaient intéressés de près, qui avaient travaillé dessus tout simplement, ont été réunis et ont paru en bouquins. Donc, je crois que c'est au-delà d'une décision personnelle... D'ailleurs c'est intéressant de remarquer que ces livres sont tous des recueils d'articles et que l'ensemble de ces individus a produit par articles, au coup par coup en quelque sorte, gouvernés par la situation à chaque moment, je pense. Il y a d'autres interprétations possibles, mais en tout cas moi je fais celle-là. Que dire de plus sur ce bouquin-là... ? Le fait que ce n'est pas par hasard qu'il y a les deux mots sexe et race dans le titre, c'est pour la bonne raison que, comme vous venez de le dire, un certain type de relation de pouvoir produit l'idée que c'est une relation de pouvoir naturelle, et c'est très spécifiquement vrai des relations de sexe et des relations de race.

MAJ : Alors dans le chapitre « Pratique du pouvoir et idée de Nature », vous faites un récit anecdotique qui malheureusement est réel de la domination masculine. Vous écrivez p. 13-14, je vous cite :

7. Nicole Mathieu a pris le nom de Nicole-Claude Mathieu et écrit en utilisant ce prénom composé. Cet usage est lié à un chercheur homonyme et aux erreurs de transmission de courrier qui en résultaient.
8. Le titre complet de la version originale de ce recueil d'articles est *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe* (Paris, Côté-femmes, 1991).
9. Le titre complet du recueil est *The Straight Mind and Other Essays* (Boston, Beacon Press, 1992).
10. *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps* (Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 1998).
11. *L'ennemi principal* (Tome 1): *économie politique du patriarcat* (Paris, Syllepse, 1998).

Ce matin, je voyais ce que le bon sens populaire appelle un fou et les psychiatres un maniaque, dans l'avenue du Général Leclerc, à Paris. Il faisait de grands gestes des bras et sautait à grandes enjambées d'un côté du trottoir à l'autre. Il parlait, parlait et avec de vastes moulinets faisait peur aux gens qui passaient, en y prenant apparemment un grand plaisir puisqu'il riait aux éclats lorsqu'il parvenait à obtenir un geste d'effroi.

Il faisait donc peur aux passants. Aux passants ? Enfin, si on veut, car en effet, cet homme, d'une soixantaine d'années faisait ce geste de précipitation enveloppante aux femmes. Aux femmes, jeunes et vieilles, mais non pas aux hommes. Un geste de précipitation enveloppante en effet, et même, pour une jeune femme, il a tenté de lui prendre le sexe. Il a encore bien davantage ri.

Or on ne prend publiquement que ce qui vous appartient ; même les kleptomanes les plus débridés se cachent pour tenter de saisir ce qui n'est pas à eux. Pour les femmes, c'est inutile de se cacher. Elles sont un bien commun [...]<sup>12</sup>.

Vous poursuivez plus loin : « La publicité même de cette mainmise, le fait qu'elle revête aux yeux de beaucoup, et en tout cas des hommes dans leur ensemble, un tel caractère de 'naturel', de quasi 'allant de soi', est l'une de ces expressions quotidiennes et violentes de la matérialité de l'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes<sup>13</sup> ». Dans votre ouvrage, vous développez le concept de sexage. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le sexage et en quoi il désigne la nature spécifique de l'oppression des femmes ?

CG : Il désigne la nature spécifique de l'oppression des femmes, disons dans leur relation aux hommes en général. Quand je me suis servi de ce mot, sexage, ce que j'avais en tête – et du point de vue de la phonétique c'est ce qui vient à l'esprit – deux termes : le terme esclavage et servage, qui tous les deux dé-

12. Cette citation est tirée du second numéro de la revue *Questions féministes* : Les corps appropriés, février 1978, p. 5.

13. *Ibid.* p. 5 et 6.

signent un processus social analogue à celui qui existe entre les deux sexes, c'est-à-dire un processus d'appropriation matérielle d'une individualité, c'est-à-dire l'appropriation de son travail bien entendu, appropriation qu'on mesure au fait que ce travail-là n'est ni quantifié ni rétribué, il est saisi tel quel, tout nu. Et en même temps, c'est aussi la matérialité physique de l'individu qui est saisie, c'est-à-dire que celui qui s'approprie son travail, ou ses produits, a également une possibilité physique d'intervention directe sur le corps de l'individu dont il prend le travail, et dont il prend, en ce qui concerne les femmes, encore plus que le travail, dans une certaine mesure, il lui prend aussi son esprit. Mais on discutera de ça par la suite.

MAJ : Souvent vous utilisez le concept de classe pour désigner les rapports sociaux de sexe. Pouvez-vous nous dire pourquoi vous utilisez ce concept ?

CG : C'est un peu compliqué, parce que c'est vrai que le concept de classe a plusieurs définitions différentes. Il y a une notion, un concept simple : une classe désigne un ensemble d'objets qui présente des caractéristiques communes. La classe des bouteilles ou la classe des carottes, enfin bon... Ce n'est bien entendu pas de ça qu'on parle. Du tout. Il y a aussi une interprétation fonctionnelle de ce qu'on appelle la classe, c'est à peu près ce qu'on a vu chez les sociologues du XIX<sup>e</sup> siècle, Auguste Comte par exemple. Ça désigne plutôt un ensemble fonctionnel d'individus, c'est-à-dire des individus qui se consacrent à la même activité. Ce n'est pas dans ce sens-là que le terme classe est utilisable en ce qui concerne les rapports de sexe. D'une certaine façon, l'utilisation du terme classe dans les rapports de sexe est une utilisation extrêmement proche, peut-être même très largement analogue, à celle qui a été utilisée par Marx et ses suivants, ou ses suiveurs, je ne sais pas comment on peut dire ça, et pour qui les classes sont des ensembles d'individus définis par leurs rapports à l'intérieur d'une relation de production. Et dans ce sens-là, effectivement, les hommes et les femmes sont une classe et ce qui se passe

entre eux est un processus de classe. C'est dans ce sens-là que j'ai utilisé le terme « classe ». Mais il y a d'autres caractéristiques dans les rapports de sexe qui outrepassent aussi les rapports de classe dans la mesure même de ce dont on vient de parler, c'est-à-dire une appropriation physique directe. La classe n'est pas définie par l'appropriation physique. Pas du tout.

MAJ : Vous montrez à travers votre livre que dans les rapports de sexage il existe différentes expressions concrètes de l'appropriation qui sont : premièrement, l'appropriation du temps ; deuxièmement, l'appropriation des produits du corps ; troisièmement, l'obligation sexuelle ; quatrièmement, la charge physique des membres du groupe. En quoi consiste et comment se caractérise cette appropriation du temps, pour commencer ?

CG : Comment dire ? Je crois qu'il faut garder présent à l'esprit que cet ensemble de caractéristiques (appropriation du temps, appropriation des produits, etc.), c'est quelque chose qui est la conséquence d'une appropriation plus générale, c'est-à-dire l'appropriation de la personne dans sa généralité, à partir du moment où il y a une mainmise sur l'individu dans sa généralité : on use de son temps, on use de son esprit, on use de son corps, on use des produits de son corps d'une façon libre. Et ça on s'en rend compte concrètement dans ce qui concerne les rapports entre les hommes et les femmes au fait que les femmes sont dans la situation d'avoir à fournir tout cet ensemble de biens auxquels on vient de faire allusion sans qu'il n'y ait jamais aucune sorte ni de mesure, ni de contrat, ni rien de ce genre-là. C'est-à-dire que spontanément elles doivent l'ensemble [de ces biens], sans qu'il y ait de prévisions sur des limites possibles, sur une quantité possible. Je ne parle même pas du salaire, dans ce rapport-là il n'y a pas de salaire, je ne parle pas du rapport salarié dans la société en général, je parle du rapport entre les hommes et les femmes.

MAJ : Cela va même au-delà de l'exploitation.

CG : Ça va au-delà de l'exploitation d'une certaine façon, parce qu'il y a des classes exploitées, elles sont exploitées, on peut dire qu'on en tire un surplus. Mais on ne prend pas directement leur corps et leur temps, c'est-à-dire qu'il y a une limite dans le temps même si on abuse de ce temps. Même s'il y a une limite dans le temps, il y a une quantification, il y a quelque chose qui est de l'ordre de l'extériorité. Tandis que ce qui se passe entre les hommes et les femmes ce n'est pas ça du tout, c'est de l'ordre de la corporéité. Vous aviez posé la question sur le temps. L'appropriation du temps c'est probablement la plus sensible et la plus visible. C'est-à-dire que le temps d'un être humain femelle à l'intérieur de la sphère domestique *appartient* [est approprié] absolument sans limite, on lui demande toujours quelque chose, on lui fait toujours faire quelque chose, elle consacre son temps à s'occuper des choses de l'ensemble des gens. Il n'y a jamais la moindre limite de temps pour une femme, à l'intérieur de ce rapport-là. À son travail salarié, si bien sûr, mais dans le rapport de sexe, elle n'a jamais de temps à elle. Son temps officiellement, en principe, et complètement, appartient à l'ensemble : à son mari, ou son compagnon, ou son père, à ce que vous voulez, au chef de la maisonnée et aux autres dépendants du chef de la maisonnée. Parce que ça peut être parfaitement du temps consacré aux enfants, aux malades, aux vieillards, à qui vous voulez.

MAJ : Par exemple – vous prenez des exemples – quand elle regarde la télé, elle tricote...

CG : Elle fait toujours quelque chose qui est consacré au roulement de la maison.

MAJ : Concernant l'appropriation des produits du corps...

CG : Les produits du corps, c'est quelque chose qui est moins fréquent dans la forme de société où nous sommes actuellement. En disant ça, je prends la précaution de bien dire qu'en ce qui concerne les rapports de sexe les formes sociales présentent des variations que j'appellerais superficielles mais quant au fond

nous sommes exactement, dans tous les pays du monde, dans toutes les sociétés actuellement connues, dans le même type de rapport de sexe. Je ne dis pas que c'est un rapport éternel, je ne dis pas que c'est un rapport qui durera toujours, ça n'est pas ça du tout. Mais je dis qu'en ce qui concerne les rapports de sexe, on en est au même stade technologique si on veut. En tout cas pour la vente des produits du corps, c'est quelque chose qui n'est plus très courant maintenant, mais qui a été très pratiqué jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les sociétés d'Europe occidentale. Par exemple, la vente du lait pour les enfants (les nourrices). Le contrat était fait entre les hommes, il n'était pas fait entre les femmes. Donc la femme vendait son lait et vendait aussi la garde de l'enfant... et c'était très directement un produit du corps. Les femmes vendaient leurs cheveux aussi. J'avais entendu d'ailleurs un écrivain régionaliste français, très amoureux de ses racines, parler avec un grand plaisir de cette époque merveilleuse où on embarquait sur des péniches « nos femmes », disait-il, pour les envoyer à Paris pour devenir nourrices. C'est un petit exemple parmi d'autres. C'était un type qui devait avoir 70 ans, c'était il y a quelques années, il renvoyait à une époque où il était sans doute enfant ; c'était au début du siècle. Il y a quantité d'autres manifestations plus spectaculaires, mais je pense que ça peut rappeler quelque chose encore : le lait, les cheveux, les choses de cet ordre-là, à un certain nombre d'entre nous. C'est encore présent.

MAJ : Vous parlez aussi d'obligation sexuelle...

CG : Oui, c'est important l'histoire de l'obligation sexuelle dans la mesure où on ne l'aborde généralement que par un seul côté, si j'ose dire. Tout le monde est sensible à ça, tout le monde sait que dans ce domaine-là, les femmes n'ont pas grand-chose à dire finalement. C'est-à-dire qu'elles sont obligées, on attend qu'elles se plient aux moments et aux plaisirs des hommes, non seulement on l'attend, mais on sait aussi que la contrainte est une chose extrêmement fréquente et que c'est quelque chose qui est, comment dire... entériné idéologiquement aussi depuis fort

longtemps parce qu'il y a une espèce de double détermination qui consiste à dire, d'un côté, les femmes n'ont aucun désir et pratiquement, elles sont toutes frigides, et de l'autre, qui consiste à dire elles sont insatiables et dévoratrices. Entre ces deux pôles-là, le choix revient exactement au même dans les rapports avec les hommes. Tiens d'ailleurs, une chose importante aussi c'est le fait que le délit de viol est tout récemment enregistré comme un délit à l'intérieur de la conjugalité. C'est tout récent. C'est une grande nouveauté.

MAJ : Autrefois, le viol conjugal n'était pas reconnu...

CG : Ça n'existait pas, c'est-à-dire que le droit de contraindre une femme allait de soi, et c'était une obligation de sa part de n'avoir pas d'opinion. Un devoir conjugal. Mais il y a quelque chose qu'on oublie très souvent. C'est que l'obligation sexuelle peut consister à n'avoir *pas* de relations sexuelles. C'est-à-dire qu'il est assez fréquent qu'à l'intérieur de l'institution du mariage, à l'intérieur de la conjugalité, au bout d'un temps X, un homme manifeste sa liberté sexuelle précisément en n'*usant* pas de sa femme. C'est quelque chose qu'on voit d'ailleurs dans certaines conduites d'utilisation de la prostitution de luxe, qui consiste à présenter à ses côtés une très jolie femme qui coûte très cher, ce que tout le monde sait, sans forcément en faire un usage. À l'intérieur du mariage il est assez fréquent qu'au bout d'un temps déterminé un homme n'*use pas* de sa femme, c'est-à-dire lui refuse à elle le devoir conjugal. Dans ces cas-là, on n'attend pas, bien entendu, qu'elle ait la même liberté à cet égard. Mais c'est quelque chose qui est trop souvent oublié, cette histoire-là. C'est-à-dire le droit d'usage des hommes peut être positif ou négatif, c'est-à-dire qu'il peut consister à contraindre au sexe ou consister à empêcher le sexe et à l'interdire.

MAJ : Vous parlez enfin de la charge physique des membres du groupe.

CG : Oui, alors ça c'est probablement le truc central, à mon sens.

C'est-à-dire que dans les rapports de sexe, les femmes sont... « consacrées », c'est un mot que je déteste... [Elles] se trouvent auprès de l'ensemble des membres dépendants d'un homme – ses enfants, ses parents... – dans l'obligation de nourrir, s'occuper des vêtements, s'occuper de la maison, soigner, soigner, soigner... soutenir, écouter, beaucoup écouter. Ça c'est un truc qui est aussi variable suivant les classes sociales. Mais en fait se consacrer aux individus de la maison, physiquement, moralement, intellectuellement, ça fait partie de la contrainte des femmes.

MAJ : Ça les absorbe totalement.

CG : Ça les absorbe totalement. Il est impossible, à mon sens, et je crois que c'est tout simplement vrai, il est impossible de ne pas être totalement engagé par des gens qu'on soigne, qu'on nourrit, qu'on habille, qu'on écoute, qu'on abrite, qu'on nettoie. C'est impossible.

MAJ : Dont on est si proches effectivement.

CG : Dont on est si proches ! Et en fait, en étant très très proche, c'est l'amour. Et l'amour c'est ça... En fait, c'est l'autre face de la contrainte.

MAJ : L'amour a souvent été un lieu d'aliénation pour les femmes, ce n'est pas une nouveauté.

CG : Ça, c'est certain.

MAJ : Alors quels sont les effets de l'appropriation sur l'individualité des femmes, avec tout ce qu'on vient de décrire ?

CG : Il y a un magnifique article de Mathieu là-dessus, dans *L'anatomie politique*<sup>14</sup>, sur l'état de conscience et sur ce que produit sur la conscience cette charge. Il est splendide cet article. Moi je

14. L'article s'intitule « Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », Nicole-Claude Mathieu, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris : Côté-femmes, 1991. Cet ouvrage a été réédité en 2013 aux Éditions iXe avec l'ajout d'un tableau des modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre.

ne vois pas ce que je pourrais dire de plus là-dessus. Mais il y a quelque chose – peut-être on aura l'occasion d'en parler dans un moment – il y a quelque chose dans cette obligation que les femmes ont d'être sans cesse avec les autres – à leur soutien, à leur service, à s'occuper d'eux – une certaine forme que j'appellerais de perplexité physique. La première réaction physique d'une femme, c'est sûrement pas de rejeter, c'est sûrement pas de se battre, parce qu'elle a [fait] un long apprentissage [afin] d'éviter justement le rejet, d'éviter la violence physique et ça a des conséquences très graves sur sa liberté dans l'espace public et sa liberté mentale aussi, qui est quelque chose qui est très différenciellement éduqué chez les hommes. Chez les hommes c'est l'inverse. Entre eux, cette différence d'éducation et d'implication sociale est un truc qui a des conséquences à mon avis très graves, très, très graves. Y compris dans les rapports physiques, dans les rapports sexuels.

MAJ : Tout à fait. Alors, page 39 vous écrivez, je vous cite : « Leur statut d'outil d'entretien [sous-entendu le statut des femmes] est si enraciné dans la quotidienneté, dans les faits donc dans la tête, qu'il n'y a pas d'étonnement, encore moins d'interrogation et pas du tout de malaise devant le fait que les femmes entretiennent matériellement la marche de leur possesseur et des autres propriétés et dépendances de ce possesseur [...] ». Qu'est-ce qui explique l'invisibilité de l'appropriation du groupe des femmes par celui des hommes ? Pourquoi aussi peu de femmes se révoltent ? Parce qu'il y a eu quand même depuis la fin du XIXe siècle des mouvements féministes qui ont mis en exergue cette domination masculine, cette appropriation du corps des femmes. Comment se fait-il qu'il n'y a pas plus de visibilisation de l'appropriation du corps des femmes ?

CG : Il y a deux choses dans votre question : l'invisibilisation et la révolte. Pour ce qui concerne l'invisibilisation, d'une certaine façon rien n'est plus invisible que ce qui marche. Or, les femmes font marcher, font la bouffe, le ménage, enfin toutes les choses

et, très littéralement, ça ne se voit pas. Quelque chose qui marche est pris comme un phénomène naturel. À la limite, la bouffe sur la table, c'est un phénomène naturel.

MAJ : Les femmes peuvent se sentir harassées, en avoir marre, réclamer l'égalité parce qu'on peint partout l'idée d'égalité. On est en droit de se révolter.

CG : Oui, vous soulevez le problème de la révolte. Moi, je pense que les femmes sont révoltées. Moi, je pense que c'est pas du tout une... comment dire ? Elles sont révoltées, elles sont amères, mais il faut bien aussi considérer une chose : c'est que c'est leur vie qui est en jeu, leur vie matérielle qui est en jeu. Il y a des boulots desquels on a parfaitement marre, et pourtant on ne s'en va pas. Et je pense que c'est ce qui se passe pour énormément de femmes. Dans l'univers du salariat on dit qu'il y a de plus en plus de femmes. Moi je n'en suis pas vraiment sûre, il y a toujours eu énormément de femmes dans le salariat. Je crois simplement qu'on fait plus de mousse autour maintenant, mais il y en a toujours beaucoup eu. Mais il y a, dans le salariat pour les femmes, un dispositif – ce n'est pas un mot que j'aime – une organisation telle que le salaire des femmes est les deux tiers de celui d'un homme et pas davantage. Il ne suffit pas non seulement peut-être à entretenir l'individu de sexe femelle qui touche ce salaire, mais surtout à entretenir les enfants qu'elle a, parce que des enfants elle en a. Presque toujours et c'est elle qui les nourrit.

MAJ : Quand vous dites les deux tiers du salaire des hommes, c'est uniquement pour les femmes qui travaillent à temps complet.

CG : Oui voilà, c'est très juste.

MAJ : On ne prend pas en compte le temps partiel, auquel cas il y a un salaire très petit, une retraite très petite aussi, une protection sociale aussi très petite.

CG : C'est exact et c'est effectivement cette autre question que je voulais soulever dans l'organisation du travail de sexe. Le temps partiel est un travail pour les femmes.

MAJ : Tout à fait.

CG : Et il se développe.

MAJ : Complètement.

PAUSE

MAJ : Colette Guillaumin, quels sont les moyens de l'appropriation des femmes ? Vous parlez, par exemple, du marché du travail, ce dont on parlait il y a quelques secondes, du confinement dans l'espace, de la démonstration de force, de la contrainte sexuelle ainsi que du droit coutumier.

CG : Oui, d'une certaine façon, le droit coutumier c'est ce qui est entendu de façon tacite et qui n'est pas écrit dans des textes. Or c'est vrai, par exemple, que le fait que la liberté de déplacement des femmes est extrêmement limitée – à certains quartiers, à certaines heures de la journée – n'est inscrit nulle part. On a parfaitement le droit d'aller se balader à une heure du matin. Encore que, encore que... Je connais un cas, c'est un bon exemple – je ne sais pas si j'en parle dans le bouquin, peut-être bien oui – d'une femme qui en avait un peu marre de la situation et qui était sortie vers deux heures ou trois heures du matin et quand elle est rentrée le matin, je ne sais pas, vers huit heures ou neuf heures, son mari, son compagnon, l'a fait interner à Sainte-Anne, elle y est restée un mois, car il a considéré que c'était une preuve de folie et, apparemment, les médecins ont suivi. C'était une personne que je connaissais bien, voilà. Là il n'y avait pas de loi qui interdise à cette personne de sortir la nuit mais il y avait une organisation sociale telle que, elle pouvait, légitimement, être considérée comme cinglée d'avoir déserté le domicile familial la nuit. Elle serait sortie à deux heures de l'après-midi, je ne pense pas qu'on en aurait tiré des raisons de la faire interner.

MAJ : Elle aurait été agressée, on lui aurait dit : « Mais tu l'as cherché ».

CG : « Qu'est-ce que tu faisais dehors à cette heure-là ? »

MAJ : Tout à fait.

CG : D'ailleurs ça aussi c'est quelque chose qui est important, cette fameuse histoire de l'agression à l'extérieur. On sait, et les féministes le répètent tout le temps, que le risque d'agression pour les femmes, c'est à la maison qu'il est le plus élevé et de loin, de la part de proches. Or, on leur explique tout le temps que c'est dehors qu'il y a le danger, or en fait le danger à l'extérieur est beaucoup moindre que le danger dans la maison. Bizarre hein ?

MAJ : Et que ce soit pour les petites filles ou les femmes d'ailleurs.

CG : Que ce soit pour les petites filles ou les femmes.

MAJ : Le viol incestueux, ça se commet à l'intérieur d'une maison.

CG : À l'intérieur d'une maison, avec les très proches, ou les amis des très proches.

MAJ : Alors, vous parlez de la démonstration de force.

CG : Ah la démonstration de force, la démonstration de force, je ne sais pas si ça nécessite un gros développement. Si, quand même. Bon alors, la démonstration de force c'est, entre autres, faire intervenir le SAMU pour faire interner quelqu'un, c'est frapper quelqu'un. Les violences à l'intérieur des couples sont répétées, très fréquentes, dans toutes les classes sociales, contrairement à un préjugé répandu, et ces violences sont de natures diverses. Une de mes amies, qui est une personne qui est devenue féministe, avait vécu assez longtemps avec un médecin qui était son époux, qui la battait. Mais chose tout à fait extraordinaire : elle ne s'est rendu compte qu'il la battait qu'après l'avoir quitté. C'est-à-dire qu'elle a vécu avec cet homme qui l'attrapait par les cheveux, la jetait dans les escaliers. Elle a vécu avec cet homme

en subissant ces choses-là sans les penser comme de la violence physique. Elle pensait que c'était la passion. Donc je pense qu'il y a des situations qui sont littéralement folles – alors là, le terme de « fou » me paraît s'appliquer – et qui consistent à connaître une situation sans la connaître. Savoir, en souffrir, mais ne pas la reconnaître pour ce qu'elle est. Ne pas la nommer. Ne pas la penser.

MAJ : Vous parlez également de la contrainte sexuelle et en particulier de la contrainte à l'hétérosexualité institutionnalisée dans la société.

CG : Oui et ça, ça commence très très tôt. Ça commence...

MAJ : Avec les histoires, les contes : Blanche-Neige, Cendrillon...

CG : Oui, c'est pour les tout-petits enfants.

MAJ : Le Chaperon Rouge pas trop, c'est avec le Loup mais... Ça commence très tôt.

CG : Oui. Ça commence très très tôt et c'est vrai que les petites filles et les petits garçons sont absolument éduqués pour être des petits mâles et des petites femelles, avec insistance, continuité.

MAJ : Ce qu'on appelle la bicatégorisation sexuelle, dès la naissance.

CG : Absolument, c'est une pratique constante, quand un bébé est né...

MAJ : Rose, bleu.

CG : « Est-ce que c'est un garçon ou est-ce que c'est une fille ? ». La plupart des gens n'imagineraient pas une seconde de demander si le bébé va bien sans demander d'abord si c'est un garçon ou si c'est une fille. C'est une chose extrêmement intense. Je pense qu'il y aura quelque chose de neuf dans le monde quand, à la naissance, on ne se préoccupera plus d'attribuer un sexe au bébé, à l'être humain qui vient de naître. On n'en est pas là, on n'en est pas là.

MAJ : Non, du tout.

CG : Mais, bien entendu...

MAJ : Non, parce que ça va impliquer énormément de choses, c'est-à-dire le prénom, c'est-à-dire les cadeaux, quels cadeaux, quels habits on va offrir ? Ça implique énormément d'actes et de conséquences...

CG : Oui, et aussi la façon dont on va s'occuper de l'enfant. C'est vrai que les petits garçons sont nourris au sein plus longtemps, par exemple, que les petites filles. Ils sont mieux nourris que les petites filles aussi. Par la suite, il y a une quantité de conduites de ce genre-là envers eux qui va se développer.

MAJ : Et puis les cris des bébés ne sont pas interprétés de la même façon.

CG : Exactement.

MAJ : Pour une fille c'est : « Tu as mal ? Tu souffres ? » et tout ça. Tandis que les garçons c'est « Ouais t'es déjà colérique, déjà fort, courageux ».

CG : Voilà, c'est exact. Alors, comment résister à un bombardement pareil ? Enfin, un être humain il se forme de ça. Donc c'est normal qu'il y ait une intériorisation extrême de ce que c'est qu'avoir un sexe, d'être d'un sexe et pas de l'autre. Et c'est couplé avec l'obligation que les relations physiques et les relations affectives aussi, disons sentimentales plutôt qu'affectives, en tout cas les relations physiques doivent obligatoirement se dérouler avec un individu de l'autre sexe. C'est-à-dire que l'organisation est faite de telle sorte qu'il y ait déjà le patron de l'inféodation des filles aux garçons. Chaque garçon aura une fille, ou plusieurs filles, qui le servira. C'est fait comme ça.

MAJ : Et puis il y a l'idée récurrente de la complémentarité basée sur la reproduction humaine, puisqu'il faut une cellule femelle, une cellule mâle donc. On fait pareil dans l'organisation sociale.

CG : Oui et aussi là, on va encore plus loin, si j'ose dire, avec cette idée de complémentarité. On va dans la zone où c'est non seulement de l'ovule et du spermatozoïde qu'il s'agit, mais c'est de qualités morales qui sont forcément hétérogènes entre les hommes et les femmes. Les qualités morales d'un sexe ne sont pas celles de l'autre sexe, et inversement – avec, bien entendu, des exceptions [rires] !

MAJ : Tout à fait. Alors vous avez réalisé une étude exhaustive sur le discours de la nature et vous écrivez page 51, je vous cite : « Dans les rapports de classe, de sexe, le fait que les dominés soient des choses dans la pensée est explicite dans un certain nombre de traits supposés connoter leur spécificité. Dans le discours sur la sexualité des femmes, celui sur leur *intelligence* (l'absence ou la forme particulière qu'elle revêtirait chez elles), celui sur ce qu'on appelle leur *intuition*. Dans ces trois domaines il est particulièrement net qu'on nous considère comme des choses, qu'on nous voit exactement comme nous sommes traitées concrètement, quotidiennement, dans tous les domaines de l'existence et à chaque moment. » Alors, comment l'idée de nature, la notion de « chose » et l'appropriation des femmes s'articulent-elles ?

CG : Alors ça c'est un truc central, cette affaire-là, vraiment central. Et le discours de la nature, c'est-à-dire l'idée de Nature appliquée aux groupes qui sont dominés c'est quelque chose qui me préoccupe depuis très longtemps et c'est probablement quelque chose à quoi j'ai d'abord été sensible dans les rapports de race, avant de l'être dans les rapports de sexe. Je crois, et c'est ça qui est important, que le fait que l'organisation sociale, la pratique sociale soit telle que les femmes sont objectivement entre les mains des hommes, dans la mesure justement où elles ne sont pas payées, où leur boulot n'est pas quantifié, où il est dû aux hommes, elles sont effectivement ce que j'appelle « être des choses dans les mains des hommes », et le fait d'être des choses est quelque chose qui entraîne une forme de pensée... comment dire... non pas qui justifie

ça, c'est même pas ça. Ça serait une justification ça serait déjà une construction intellectuelle théorique. Or, on est très en deçà de la construction. On est dans le fait que – et c'est quelque chose qui s'est présenté dans l'esclavage et qui est très largement à l'origine du racisme – le fait qu'on n'attribue pas de pensée, de liberté, de décision, d'individualité à quelqu'un dont la pratique sociale est celle d'être un outil à l'intérieur du système social. Et on voit ça très bien dès Aristote. Déjà chez Aristote, il y a ça, pas développé de la même façon que ça l'est dans le monde moderne, mais un esclave c'est une chose, et forcément, il ne peut être destiné qu'à ça. Il y a une espèce de couplage violent entre la pratique matérielle d'un individu humain à être un outil et le fait qu'il soit considéré spontanément, dans la sensibilité, dans la pensée, comme un outil, comme une chose, et pas plus. Et pas plus. L'intense mépris qui recouvre les femmes, c'est ça. Elles ne sont pas importantes, ce sont des choses.

MAJ : En même temps, il y a une contradiction parce que ce sont des choses *qui parlent*. Ce qui pose problème.

CG : Ça pose problème, et ça pose problème aux meilleurs penseurs, comme on le sait. Ça a posé problème, entre autres, à Lévi-Strauss. C'est célèbre.

MAJ : Tout à fait. Alors, vous montrez qu'on considère en général les femmes plus naturelles que les hommes.

CG : Oui, c'est vrai. C'est-à-dire que, d'une certaine façon, si les hommes ont une nature, c'est de surmonter la nature, d'être des créateurs à partir de la nature.

MAJ : Et d'appartenir en plein à la culture.

CG : Voilà, c'est ça. De créer, d'être les créateurs de la culture. S'ils ont une détermination naturelle, à la limite on trouve ça chez Engels, s'ils ont une détermination naturelle c'est de produire de la culture, c'est-à-dire d'une certaine façon de penser la nature, de l'interpréter et d'en tirer des éléments. Bon. Par contre, pour

les femmes, être naturelle, c'est l'inverse. C'est-à-dire c'est être enfermées dans des caractéristiques de choses, des caractéristiques utilitaires, des caractéristiques matérielles, de sorte qu'elles soient, mais elles n'ont pas, ne sont pas considérées comme ayant une pensée qui puisse avoir une action sur la nature. Pas du tout : elles sont immergées dans la nature et les hommes, la nature des hommes s'il y en a une, se définit comme celle de pouvoir produire, à partir de la nature, de la culture.

MAJ : Et de là, découle le statut dit d'infériorité des femmes. Puisqu'elles ne sont pas capables de...

CG : Mais c'est un statut inférieur objectif aussi. Ce n'est pas seulement dans la tête... C'est ça la grande discussion sur l'idéologie. C'est que beaucoup, beaucoup hélas, interprètent l'idéologie comme un phénomène qui se passe uniquement dans la tête et qui a des conséquences physiques et matérielles. Eh bien je prends la position inverse, c'est-à-dire que certaines pratiques matérielles, une certaine *réalité concrète* du statut et de l'état où on est *produit* de l'idéologie.

MAJ : ...retentit sur la conscience. Et vous montrez que les femmes sont réduites à un sexe, n'ont pas de sexe<sup>15</sup>, mais sont réduites à un sexe.

CG : Oui, oui, oui.

MAJ : Et que souvent on dit qu'il y a deux espèces, l'espèce homme et l'espèce femme.

15. C. Guillaumin : « [...] idéologiquement les femmes SONT le sexe, tout entières sexe et utilisées dans ce sens. [...] Les hommes ne sont pas sexe, mais en possèdent un [...]. Idéologiquement les hommes disposent de leur sexe, pratiquement les femmes ne disposent pas d'elles-mêmes – elles sont directement des objets – idéologiquement elles sont donc un sexe, sans médiation, ni autonomie comme elles sont n'importe quel autre objet selon le contexte. » (« Pratique du pouvoir et idée de Nature II. Le discours de la Nature », *Questions féministes*, 1978, p. 7).

CG : Oui. Il y a un bouquin de Nicole Loraux<sup>16</sup> là-dessus, sur les Grecs de l'époque classique, où elle analyse le fait qu'ils n'ont pas vraiment le terme « race » mais ils ont un terme qui se rapproche plus ou moins de ça, qui est le terme « ethnos » et qu'on considérerait les hommes et les femmes comme deux peuples, « races ».

MAJ : Tout à fait. Alors que pensez-vous de la notion de différence ? Et que vous inspirent les groupes de dominés qui revendiquent leur différence et le droit à la différence ?

CG : Moi je crois que c'est un, comment dire... C'est une position politique ponctuelle. Bon, ce que je pense de la différence c'est qu'effectivement, il y a des places sociales qui ne sont pas les mêmes, il y a des rapports sociaux qui sont des rapports de dépendance ou de mainmise ou d'oppression... Et ils sont très réels, il y a une différence, elle existe, mais c'est une différence concrète. Ce n'est pas une différence d'humanité potentielle, c'est une différence concrète. Donc la différence j'y crois, mais c'est une différence factuelle si j'ose dire. Ce n'est pas une différence *de nature*.

MAJ : Immuable.

CG : Oui, et très souvent les revendications de la différence, c'est ce qu'on voit dans certains discours actuellement à propos de la parité, les revendications de la différence reposeraient sur une nature particulière des femmes, qui serait d'ailleurs tout à fait merveilleuse. Moi je m'en fous qu'elle soit merveilleuse ou mauvaise, jusqu'ici elle était mauvaise, maintenant elle devient merveilleuse.

MAJ : On va être obligées d'être merveilleuses.

CG : [Rires] Différence de nature qui n'est pas une erreur d'interprétation ou un vœu pieux ou je ne sais pas très bien.

16. *Les Enfants d'Athéna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Maspero, 1981 [rééd. augmentée d'une postface, Seuil, coll. « Points/Essais », 1990].

MAJ : Ou une mystique...

CG : Une mystique absolument. C'est le terme qui convient.

MAJ : Pour freiner les angoisses métaphysiques.

CG : Très probablement. Moi je suis sûr que ça joue en partie ce rôle-là oui, c'est vrai. Mais ce n'est certainement pas une position politique à long terme. Ça paraît tout à fait impossible car ça consisterait, si on est brutal et si on est cynique, à dire que c'est tellement merveilleux d'être écrasé, continuons à être écrasés, c'est notre différence ! C'est-à-dire que ce que produit une certaine relation sociale, un certain état de la société, peut produire des choses qui sont tout à fait louables, par exemple l'attention des femmes aux autres... bien forcée ! Comment donc feraient-elles si elles n'avaient pas ça ? Mais vouloir le revendiquer comme un but, c'est revendiquer ce qui le produit, c'est-à-dire la dépendance aux hommes, être dans les mains des hommes.

MAJ : Dans la soumission.

CG : Oui, dans la soumission. Donc ça me paraît très, très difficile. Ceci dit, les revendications, à certains moments de certains groupes, les revendications du droit à la différence, c'est une chose, une longue histoire, une histoire chaotique et qui n'est certainement pas finie. La revendication du droit à la différence, c'est aussi, en partie, la revendication d'être reconnu comme acteur à l'intérieur du système social. De façon un peu tordue, à mon avis, mais c'est la revendication d'être un acteur.

MAJ : Puisque, comme vous le dites, le référent c'est toujours les gens qui ne sont pas différents. Qui sont les gens qui ne sont pas différents ? C'est les hommes et les hétérosexuels et les gens privilégiés en général.

CG : Voilà, absolument.

MAJ : Voilà. Vous avez fait une longue analyse sur le corps construit et pages 119-120 vous écrivez, je vous cite toujours :

« Et si les femmes sont des objets dans la pensée et l'idéologie, c'est que d'abord elles le sont dans les rapports sociaux, dans une réalité quotidienne dont l'intervention sur le corps est l'un des éléments clefs. Ces mêmes interventions jouent pour les hommes dans le sens de la construction d'un sujet, sujet de décision et d'intervention sur le monde, et tels ils sont donc dans la perception des choses propres à cette société. » Vous poursuivez plus loin : « D'une part nous rappellerons que les interventions mécaniques sur le corps, le plus souvent mutilantes, visent généralement le corps femelle, ou l'affectent de façon plus profonde. Il s'agit des modifications du corps par chirurgie, par usage d'outils, ou d'objets, modifications propres à induire et à maintenir certaines transformations corporelles. C'est le cas des mutilations sexuelles mais aussi des ouvertures d'orifices (oreilles, nez, lèvres...) de la réduction de membres (pied) ou de leur rupture (main, jambe, cheville...), des transformations de parties du corps : cou par élongation, taille par constriction, tête par compression, etc. Ce sont pour la majeure partie d'entre elles des interventions que l'on peut appeler ultimes, et en tout cas définitives. Elles sont *le révélateur* spectaculaire (et pour la majorité d'entre elles, déchirant) d'une manipulation et d'un contrôle social du corps. Sa forme majeure est, comme le montre Paola Tabet, *la manipulation de la reproduction elle-même*. » Alors, quels vont être les modes d'intervention directs, matériels et physiques sur le corps des femmes qui, on le sait, vont avoir des retentissements sur leur conscience ? Par exemple, vous faites une étude sur la nourriture, sur la motricité personnelle, sur l'immobilisation des femmes et sur les armes, les outils corporels.

CG : Oui, en fait c'est plus des phénomènes d'éducation que d'intervention directe sur le corps. L'intervention directe sur le corps, vous venez de faire allusion à ces phénomènes, la construction du corps par l'éducation est très différenciellement menée entre les hommes et les femmes, d'une façon beaucoup plus profonde qu'on ne l'imagine généralement. Oui, je crois que je vais prendre simplement deux exemples. Il y en a beaucoup mais ces deux

exemples-là me paraissent nodaux, structuraux dans cette affaire-là. C'est le fait que les femmes, on leur construit un corps qui est un corps soumis à tout contact, c'est-à-dire qu'elles soignent les malades, elles aident les infirmes, elles élèvent les enfants, elles les lavent, elles les couchent, elles les prennent dans leurs bras pendant qu'elles travaillent, souvent, ou sur leur dos. C'est-à-dire que l'usage de leur corps est un usage du contact constant avec d'autres corps et avec généralement des corps faibles ou des corps maladroits. Se débrouiller avec un petit enfant ou avec un infirme est un travail de sport, et ce travail de sport doit s'effectuer dans une espèce d'attention extrême à ce que fait l'autre, pour ne pas lui faire mal, pour ne pas le déséquilibrer complètement. Donc les femmes vivent dans le contact aux autres, tout le temps, et ce contact aux autres, elles l'acquièrent d'une façon qui est, comment dire, une espèce de retrait sur soi-même, de réserve continue. C'est-à-dire qu'elles n'usent pas de leur corps pour conquérir même leur propre espace, même chez elles, même... non, il faut tout le temps qu'elles veillent à n'être pas déséquilibrantes, brutales, qu'elles soient attentives à tout, qu'elles soient aussi attentives à la demande, avec quelqu'un qui pleure, qui crie, qui demande, etc. Alors que les garçons ont un corps qui est construit tout le temps au-delà de soi-même, dans le sport, dans la bagarre. Les garçons commencent à se bagarrer très tôt, et la bagarre c'est absolument le contraire de ce qu'on enseigne aux femmes, c'est-à-dire c'est un rapport proche également au corps de l'autre, mais qui est un rapport d'extériorité, de violente extériorité.

MAJ : De propulsion et de force.

CG : De propulsion et de force. Et les garçons sont éduqués – et ça, c'est d'autant plus marqué que la classe sociale est, comme on dit, pauvre – à un extrême rejet du corps des autres, tout le temps. C'est-à-dire qu'un garçon surveille l'espace autour de lui. Il ne convient pas qu'on l'approche. On ne doit pas approcher un garçon. Si on approche trop près, il frappe.

MAJ : Il peut même empiéter sur l'espace des autres.

CG : Et il empiète sur l'espace des autres, dans la vie quotidienne il le fait, sans arrêt. Et apparemment sans s'en rendre compte. Moi je n'en suis pas sûr finalement.

MAJ : On regarde les hommes dans le métro...

CG : Oui [rires].

MAJ : ...qui ont les jambes très écartées, qui parlent très fort, qui prennent beaucoup de place et qui s'en moquent éperdument. Enfin pas tous, on ne va pas faire des généralités, mais bon...

CG : Non, bien sûr, il y a quelques individus, quelques individus, mais l'ensemble de la classe masculine se conduit comme ça. C'est un impératif de classe de sexe. Il importe qu'un garçon manifeste que l'espace lui appartient. Et bien entendu, le maniement des armes... J'ai appris avec stupéfaction que plus de 70 % des foyers, des maisons en France, possèdent une arme de chasse. Bien sûr, il y a quelques femmes qui chassent, très peu. Donc les armes de chasse c'est les hommes, surtout dans la civilisation de l'Europe occidentale, spécialement méditerranéenne.

MAJ : Vous parlez de la nourriture aussi et de la taille, et de la corpulence.

CG : Ah oui, alors ça, c'est problématique ! C'est problématique parce que l'institution hétérosexuelle fait qu'il est requis qu'un homme prenne une femme plus petite que lui et qu'une femme prenne un homme plus grand qu'elle. Qu'il soit aussi plus vieux, ça va entre deux et quatre ans. Oui, ça va entre deux et quatre ans, la plus grande différence. Et qu'il soit forcément aussi plus lourd qu'elle. D'ailleurs les tables de correspondance du poids attribuent en moyenne pour la même taille, dix kilos de plus aux hommes, comme une nécessaire preuve de santé, etc. Et il y a donc une espèce de redoublement du système éducatif qui fait que les couples sont composés par deux individus extrêmement disparates du point de vue du volume, du point de vue du poids, de l'âge aussi. C'est une espèce d'accentuation institutionnelle

de l'inégalité. On ne voit pas que dans l'état actuel des choses on recommande aux gens de se chercher un compagnon ou une compagne de la même taille, du même poids, du même âge [rires]. Ça aurait l'air ridicule.

MAJ : Vous faites une étude sur la nourriture mais on peut voir combien la nourriture va peser sur les femmes, notamment avec les maladies telles que l'anorexie, la boulimie, qui sont spécialement des maladies de femmes, pas d'hommes.

CG : Oui, oui, pratiquement la totalité. Oui, c'est vrai. Et je [le] vois d'ailleurs dans l'anorexie, dans l'espèce de... comment on peut appeler ça... de pub perpétuelle qui vise à ce que les femmes soient minces, minces, maigres.

MAJ : Minces, maigres, sans cellulites, sans graisse, et avec que du muscle, bronzées, grandes et...

CG : Pas trop de muscles, pas trop de muscles, pas trop de muscles... !

MAJ : Non parce qu'après ça fait viril.

CG : Oui, ça fait viril, c'est ce qu'on a reproché à Amélie Mauresmo, entre parenthèses...

MAJ : Tout à fait, notamment quand elle a dit qu'elle était lesbienne. Là on l'a trouvée très, très, masculine à partir de ce moment-là. Comme par hasard. [Rires.]

CG : Comme par hasard ! Mais le fait d'insister sur la nécessité pour les femmes d'être maigres, légères, est aussi une accentuation du rapport de force entre les hommes et les femmes.

MAJ : Bien sûr, de prendre le moins de place possible, de s'effacer complètement, de...

CG : Et d'être impuissantes physiquement...

MAJ : Tout à fait, puisque pour combattre il faut des muscles et de la force.

CG : Oui, oui, oui.

MAJ : Voilà ! Dans votre livre, vous formulez quelques remarques quant à l'éthologie, c'est-à-dire la science du comportement animal, et vous montrez que l'éthologie décrit l'animal mais explique l'homme. C'est-à-dire que le référent reste l'homme et non le comportement animal. Vous insistez aussi sur le fait que les conduites hiérarchiques de domination sont [un] objet privilégié de la préoccupation éthologique et que derrière la démarche éthologique se dissimule un projet moralisateur. Alors, quel est-il ?

CG : Je dirais que c'est plutôt un projet politique qu'un projet moralisateur. Bon il y a deux choses ; il est certain que l'analyse des sociétés animales n'est absolument pas innocente, c'est-à-dire que c'est une tentative d'expliquer par des déterminismes internes et naturels les sociétés humaines qui ne sont que des sociétés animales parmi les autres. Mais je suis bien d'accord avec ça, je ne conteste pas ça effectivement, c'est une société animale la société humaine, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais l'intention des éthologues qui sont curieusement – est-ce si curieux que ça ? – plutôt orientés vers un extrême conservatisme, ou même parfois, une réaction assez solide, assez musclée. Et leur souci, qui est un souci politique, c'est le souci d'une société en ordre et d'une société hiérarchique. Et ils en cherchent bien entendu des exemples, des preuves, à l'intérieur des sociétés animales. Qu'ils aient ça derrière la tête, c'est particulièrement évident dans les lapsus qu'ils font quelque fois... ce qui est arrivé d'ailleurs à un sociologue qui n'est pas soupçonnable d'être un réac musclé, loin de là, mais qui montre à quel point le système social fonctionne bien pour ça. Pour parler des femelles singes, il a dit « les femmes »<sup>17</sup>.

MAJ : Ou alors il nous prend pour des singes, c'est tout à fait possible...

17. Voir l'article « Les harengs et les tigres » dans *Sexe, Race et Pratique du pouvoir*, Côté-femmes, 1992, p. 156, note 3 [1ère éd. 1978, Critique, XXXIV].

CG : Oui, c'est tout à fait possible. Il serait très scandalisé qu'on lui attribue ça. Néanmoins, il l'a écrit.

MAJ : Complètement. Concernant maintenant l'aspect théorique sur les femmes et les théories de la société. Est-ce que le théorique et le politique sont distincts ?

CG : Je dirais non, je dirais que le politique est plus vaste que le théorique parce qu'il envisage les conduites concrètes et il est pragmatique, le politique. Mais le théorique est une des branches du politique, très incontestablement. Les quelques remarques qu'on vient de faire sur l'éthologie le montrent.

MAJ : Tout à fait. Alors qu'est-ce que provoque l'entrée des minoritaires dans le champ théorique ? Et on entend par minoritaires, bien sûr, les individus qui ont un moindre pouvoir.

CG : Oui, alors beaucoup de choses, énormément de choses. Au cours des 20 ou 30 dernières années... Disons que c'est ce que, moi, ma mémoire envisage mais je ne pense pas que c'est nouveau, je pense que ça n'a jamais cessé, jamais, mais il y a sans cesse des remaniements à l'intérieur des systèmes théoriques et ces remaniements viennent des transformations politiques. Et les transformations politiques sont le fait des minoritaires, par définition. Les transformations politiques ne viennent pas des groupes dominants. Il y a des aménagements dans les groupes dominants, mais il n'y a pas de transformations. Or, les transformations qui ont été faites par les minoritaires au cours des 100-150 dernières années ont des conséquences théoriques ininterrompues. Il y a des reconsidérations fondamentales. Je crois que plus personne maintenant, plus personne n'envisagerait, à l'intérieur d'un corps politique solide ou à l'intérieur d'un corps théorique solide, de parler de différences de nature entre les hommes et les femmes. La notion de race par exemple est en train de disparaître du champ scientifique. Ce n'est pas encore fait complètement, mais elle est en train de disparaître. Et c'est pas du tout arrivé sous la préoccupation des majoritaires, pas du tout.

MAJ : Alors comment leurs textes théoriques sont-ils perçus, à ces minoritaires ?

CG : Comme...

MAJ : Idéologiques ?

CG : Oui, idéologiques, c'est ce qu'on dit de plus gentil. C'est ce qu'on leur dit toujours : c'est idéologique. Sinon, on hausse les épaules et on dit « c'est de la connerie ». Mais à long terme, ça a une efficacité réelle sur l'ensemble du système de pensée. C'est-à-dire que c'est à la fois *l'effet* des transformations politiques et c'est aussi *créateur* de transformations de la pensée. C'est en quelque sorte une espèce de corps de transmission entre certains phénomènes proprement de société et le corps théorique de pensée qui existe à un moment X. Mais c'est mal vu, mais ce n'est pas grave ça.

MAJ : Un mot de conclusion sur votre livre *Sexe, race et pratique du pouvoir* ?

CG : Oui, bon ça, écoutez franchement... « de conclusion », non ça ne se conclut pas [rires]. Non.

MAJ : Hum... si ce n'est de le lire ?

CG : Ah bien oui ! Oui, oui, oui, ça je suis tout à fait pour ! Mais ce n'est pas une conclusion.

MAJ : Voilà ! Donc je rappelle votre livre Colette Guillaumin : *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature* sorti aux éditions Côté-femmes. Quant à moi, je vous retrouverai dans quinze jours, le mardi 18 mai, en compagnie de Marie-Hélène [NDLR: Sam] Bourcier qui a dirigé l'ouvrage *Q comme Queer* et qui viendra donc nous parler de la théorie queer et de la place des lesbiennes et du lesbianisme dans l'œuvre de Simone de Beauvoir. En attendant, je vous souhaite de très bonnes semaines féministes et au mardi 18 mai ! Au revoir !

Partie 2

**Penser l'engagement lesbien  
avec Colette Guillaumin**

Quatre témoignages

**Colloque international**

PENSER LA (DÉ)NATURALISATION  
DE LA RACE ET DU SEXE:  
**ACTUALITÉ DE  
COLETTE GUILLAUMIN**

**Université d'Ottawa**

Faculté des sciences  
sociales - salle 4007

**21 au 23 juin 2019**

Conférence d'ouverture:

**Danielle Juteau**, professeure émérite

## Comment la pensée de Guillaumin a-t-elle influencé le militantisme des lesbiennes au Québec et en Ontario francophone ?



Titulaire de la Chaire de recherche sur l'homophobie à l'UQAM de 2011 à 2020, Line Chamberland est une figure incontournable du mouvement et des études LGBT au Québec. Affiliée à l'Institut de recherche et d'études féministes de l'UQAM ainsi qu'au RÉQEF, elle a travaillé à la création du Réseau des lesbiennes du Québec et œuvré pendant des années à la mise en place d'une politique nationale de lutte contre l'homophobie. Ses recherches portent sur l'homophobie en milieu de travail, les dimensions sociales du vieillissement, l'accès aux services de santé pour les minorités sexuelles et l'intersectionnalité. On ne compte plus les différentes publications de la chercheuse ni ses participations à des conférences et des colloques locaux et internationaux.

Photo : kimura-byol - nathalie lemoine

Des mouvements de lesbiennes ont émergé dans les années 1970 notamment en Amérique du Nord et dans plusieurs pays européens, à la fois parallèles et reliés aux mouvements féministes et aux mouvements de libération gaie qui se manifestaient à la même période. Au-delà des convergences qui caractérisent ce qu'on peut appeler globalement le lesbianisme politique (encore que ce terme lui-même ne fasse pas consensus), les formes prises par les divers regroupements de lesbiennes, leurs idéologies et leurs alliances ou leurs ruptures avec ces autres mouvements sociaux varient selon les contextes locaux<sup>1</sup>. À Montréal, le mouvement politique des lesbiennes a connu son apogée dans les années 1980<sup>2</sup>. Alors que les écrits d'Adrienne Rich et de Monique Wittig sont ceux le plus souvent mentionnés comme les textes fondateurs de ce mouvement, et les principales sources des clivages idéologiques en son sein, les écrits de Guillaumin sur l'appropriation des femmes faisaient eux aussi l'objet de lectures attentives et de débats intenses. C'est pourquoi il m'a semblé incontournable, dans le cadre de ce colloque, de faire un retour en arrière pour évoquer la présence et l'influence de la pensée de Colette Guillaumin sur l'activisme de lesbiennes militant au Québec et dans l'Ontario francophone.

Cet atelier rassemble, sous forme de table ronde, trois actrices-témoins de cette époque auxquelles il a été demandé de nous remémorer le contexte de leur engagement politique, leur réception des écrits de Guillaumin et l'influence politique de sa pensée sur leur vision des luttes féministes, des luttes lesbiennes et de leur articulation. Retourner dans le passé est un exercice de mémoire, ce qui signifie inévitablement des oublis, des éléments

1. Voir entre autres Podmore, Julie et Manon Tremblay. 2015. « Lesbians, Second-Wave Feminism and Gay Liberation », in David Paternotte et Manon Tremblay (dir.), *The Ashgate Research Companion to Lesbian and Gay Activism*, Farnham (Surrey, England), Ashgate, p. 121-134 ; Lamoureux, Diane. 2009. « Reno(r/m)mer « la » lesbienne ou quand les lesbiennes étaient féministes », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 1 | Printemps 2009. URL : <http://journals.openedition.org/gss/635> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.635>.

2. Demczuk, Irène et Frank Remiggi (dir.) 1998. *Sortir de l'ombre, Histoire des communautés lesbienne et gaie de Montréal*. Montréal : VLB Éditeur.

mis de côté ou négligés même si à l'époque ils ont eu leur importance, ce qui implique nécessairement une réinterprétation avec les yeux et les questionnements du présent. C'est pourquoi j'ai expressément demandé aux participantes de se replonger dans leur propre parcours comme militantes dans ce passé relativement lointain afin de faciliter la remémoration et d'exposer la position d'où elles parlent.

Plus précisément, trois questions leur ont été adressées et elles étaient libres du poids à accorder à chacune lors de leur intervention d'une quinzaine de minutes :

1. Pouvez-vous nous parler de votre engagement politique dans le mouvement des lesbiennes ? Vous pouvez rappeler brièvement votre parcours, vos activités, vos convictions fondamentales par rapport aux luttes des femmes et des lesbiennes.
2. Pouvez-vous nous parler de votre lecture des écrits de Guillaumin et de leur apport en lien avec votre conception du lesbianisme et du mouvement des lesbiennes ?
3. Au final, comment qualifieriez-vous le legs de la pensée de Guillaumin sur votre militantisme et sur le mouvement des lesbiennes ?

Les participantes à cette table ronde sont Louise Turcotte, militante lesbienne radicale, bien connue pour ses contributions majeures à la vidéo et à la revue *Amazonnes d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, auteure de plusieurs textes sur la pensée du lesbianisme radical ; Nicole Lacelle, militante lesbienne, sociologue, formatrice et animatrice ayant une longue expérience dans les milieux militants féministes et populaires ; Denise Veilleux, alors résidente de la région de l'Outaouais, militante lesbienne, engagée tout au long de sa vie dans plusieurs mouvements sociaux, dont le mouvement féministe. Chacune se distingue par son parcours militant, son rapport aux textes de Guillaumin et sa relation avec la personne même de Colette Guillaumin.

Pour ma part, j'anime cette table ronde et les échanges qui la suivront. Avant de laisser la parole aux participantes, je me présente comme militante lesbienne-féministe et actrice-témoin de cette époque, ayant lu et relu les textes de Guillaumin dans un contexte militant et, par la suite, universitaire. Je relate en quelques mots l'influence profonde de la pensée guillauminienne sur ma propre trajectoire politique et intellectuelle. Un acquis majeur parmi d'autres est la critique des procédés de naturalisation qui ancrent les rapports sociaux inégalitaires dans une fatalité biologique et l'exigence de dénaturalisation qui s'ensuit. Dans mon propre champ d'études, soit celui de l'histoire des lesbiennes et des études empiriques sur les discriminations sur la base de l'orientation sexuelle, il s'est agi pour moi d'articuler et de maintenir un point de vue constructiviste s'opposant à l'essentialisme. À travers mon enseignement, à travers mes activités militantes, j'ai donc cherché à historiciser et contextualiser les identités lesbiennes (et autres), j'ai critiqué les théories sur les soi-disant origines biologiques de l'homosexualité qui renvoient le plus souvent à un schéma d'inversion du masculin vers le féminin, et vice-versa. Plus récemment, j'ai questionné les figurations (par ex. Gender Bread Person<sup>3</sup> des diverses composantes identitaires (orientation sexuelle, orientation romantique, identité de genre, expression de genre, etc.) où l'on retrouve une coloration du cerveau en rose et bleu – ce qui reproduit des stéréotypes dénoncés depuis longtemps par les mouvements féministes<sup>4</sup>.

Les textes qui suivent ne reproduisent pas intégralement les présentations faites lors du colloque. Certaines anecdotes ou certains commentaires émis sur le vif ne s'y retrouvent pas. Précisons-le : l'objectif ici n'est pas de revisiter les textes de Guillaumin ni d'en faire une Xe lecture à travers une lunette de militante

3. <https://www.google.com/search?client=safari&rls=en&q=Gender+Bread&ie=UTF-8&oe=UTF-8>.

4. Line Chamberland, « La biologie de l'homosexualité : un révélateur de l'imbrication du sexisme et de l'hétérosexisme », *Cerveau, hormones et sexe. Des différences en question* sous la direction de Louise Cossette, 2012, p. 49-83.

s'autodéfinissant comme lesbienne radicale, lesbienne féministe ou lesbienne tout court. Il s'agit plutôt de retourner dans notre passé militant pour évoquer ce que ces textes nous ont fait, comment ils ont façonné notre militantisme, ce qu'ils ont provoqué comme convictions politiques, comme convictions scientifiques ou comme façons d'appréhender le monde. Ces trois textes témoignent de la présence déterminante de Colette Guillaumin dans les trajectoires individuelles et l'action collective des lesbiennes politiques.



Table ronde : « Comment la pensée de Colette Guillaumin a-t-elle influencé le militantisme des lesbiennes au Québec et en Ontario francophones ? ». Colloque *Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe : Actualité de Colette Guillaumin*, Université d'Ottawa, 22 juin 2019.

De gauche à droite : Louise Turcotte, Line Chamberland, Nicole Lacelle et Denise Veilleux. Photo : kimura byol – nathalie lemoine

**Louise Turcotte**

en collaboration avec Pascale Noizet

## Du matérialisme de Guillaumin au matérialisme lesbien



Louise Turcotte débutera ses 25 années de militantisme en France en 1973 chez les Féministes révolutionnaires où elle a rencontré Monique Wittig. Tout son parcours militant sera marqué par cette rencontre. C'est par Wittig qu'elle fera la connaissance du premier collectif de la revue *Questions Féministes* et de Colette Guillaumin au début des années 1980.

Elle participera à l'élaboration d'une pensée collective du lesbianisme politique, pensée qui s'appuiera sur l'analyse féministe matérialiste de la sociologue. Elle fera partie du collectif de réalisation de la vidéo *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*. Le même collectif créera en 1982 la revue du même nom. Privilégiant la création d'un mouvement politique lesbien autonome, elle signera avec Ariane Brunet et Danielle Charest les premiers textes théoriques du lesbianisme radical québécois. Elle est l'auteur entre autres de l'avant-propos du livre *La Pensée straight* de Monique Wittig.

Photo : kimura-byol - nathalie lemoine

Mon engagement politique a débuté lors de mon séjour d'étude à Paris de 1973 à 1975. J'ai alors participé aux différentes manifs et activités avec les *Féministes révolutionnaires* (FR). Ce groupe de féministes radicales était composé majoritairement de lesbiennes pour qui lesbianisme et féminisme allaient de pair sans que l'un ne questionne l'autre, jusqu'à la création du Front lesbien international en 1974 lors d'une conférence féministe à Francfort à laquelle je participais. Les vives critiques soulevées face à ce groupe à l'intérieur des FR, pour qui il était inconcevable que les lesbiennes s'organisent en dehors du mouvement féministe, m'ont convaincue de la nécessité d'un mouvement autonome de lesbiennes. Tout mon engagement politique se fera dans ce sens. D'abord durant mon bref passage au journal *Les Têtes de Pioche*, journal féministe radical québécois ; puis à la Coop femmes, lieu créé par des lesbiennes en 1977 à Montréal. Ariane Brunet et moi commençons dans ce groupe les premières discussions autour d'un mouvement de lesbiennes, influencées principalement par des textes de lesbiennes américaines du début des années 1970.

Puis, la création en 1979 du collectif Vidéo Amazone avec Ariane Brunet, Danielle Charest et Gin Bergeron marquera le début de notre réflexion sur le lesbianisme. Il nous semblait primordial de se questionner sur l'histoire des lesbiennes. Nous sommes donc allées demander aux lesbiennes de nous raconter leur histoire. Quarante-cinq heures d'interview pour produire une vidéo d'une heure quarante-cinq minutes remontant jusqu'à l'histoire des Amazones, d'où notre titre *Amazones d'hier, Lesbiennes d'aujourd'hui*. Bien que les projections étaient clairement identifiées pour lesbiennes seulement, ce qui ne facilitait pas toujours leurs organisations, nous avons pu faire plusieurs tournées, ici comme en Europe et aux États-Unis.

Lors de ma première rencontre avec Colette Guillaumin, de passage à Montréal en 1981, je l'avais invitée à l'avant-première de la vidéo avec les participantes. Elle a donc été la première à voir la vidéo en dehors de celles qui y ont participé.

Puis le même collectif créera la revue *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui* (AHLA) en 1982 à laquelle je participerai jusqu'en 1992. Cette revue d'information et de réflexion politique avec une emphase sur le lesbianisme radical gardera le « pour lesbiennes seulement » jusqu'en 1992. Cette position politique voulait exprimer notre engagement d'abord envers les lesbiennes.

Les années 1980-1990 ont été des années d'effervescence pour la communauté lesbienne à Montréal et ce, pour les lesbiennes de toutes tendances politiques. La revue en témoignera largement, car notre stratégie visait d'abord la création d'une communauté lesbienne, et à en faire un mouvement politique afin de révolutionner les structures hétérosociales. Mon militantisme s'est surtout concentré sur la production de la revue, mais aussi sur l'organisation d'ateliers de discussion politique, de groupes de soutien pour lesbiennes et sur la rédaction de plusieurs articles sur le lesbianisme radical.

Mon militantisme dans le mouvement lesbien se termina en 1998, avec un bilan du lesbianisme radical publié dans le livre *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*<sup>1</sup> sous le titre « Itinéraire d'un courant politique : Le lesbianisme radical au Québec ». En 2018, je me suis jointe au groupe des Archives lesbiennes du Québec afin de faire revivre ces archives.

Je crois qu'il est important de vous expliquer un peu le contexte dans lequel j'ai lu les textes de Guillaumin. Quand nous avons réalisé la vidéo mettant de l'avant l'existence et l'histoire des lesbiennes québécoises, nous ne connaissions pas les textes de Guillaumin, ni même ceux du féminisme matérialiste dans son ensemble. En fait, le collectif d'AHLA a lu les textes de Guillaumin après la rupture politique qui s'est faite dans la revue

1. Louise Turcotte, « Itinéraire d'un courant politique : le lesbianisme radical au Québec », *Sortir de l'ombre : Histoires des communautés lesbienne et gaie de Montréal*, sous la direction d'Irène Demczuk et Frank Remiggi, Montréal, VLB Éditeur, 1998, p. 363-398.

française *Questions Féministes*. En effet, une partie des articles de Guillaumin a été publiée dans cette revue. Cette rupture constitue un moment politique important qui a mobilisé notre attention, et qui a d'ailleurs fait l'objet d'un dossier dans le premier numéro d'*AHLA*.

En fait, nous nous sommes d'abord intéressées au conflit politique autour de la revue *Questions Féministes* avant de nous intéresser à son contenu. Pourquoi ? Parce qu'il s'agissait d'un conflit qui se cristallisait sur les positions féministes et lesbiennes. Colette Guillaumin avait d'ailleurs signé, avec d'autres membres du collectif de cette revue, une lettre qui s'adressait au mouvement féministe. C'est après coup que nous avons lu les textes de Guillaumin et que nous en avons discuté dans notre collectif d'*AHLA*. J'ai compris à ce moment-là que j'étais passée à côté d'une pensée féministe significative. Si les théories féministes radicales avaient déjà posé les jalons de ce système qui opprime les femmes, il m'apparaissait que la pensée de Guillaumin, fondée sur l'idée des classes de sexe, articulait ce système dans une perspective matérialiste qui convenait plus à ma conception du lesbianisme. En effet, dans ses textes intitulés « Pratique du pouvoir et idée de Nature », elle analyse les rapports sociaux de sexe en avançant le concept de classes de sexe et en fondant les rapports entre ces deux classes sur le fait que les hommes s'approprient les femmes. Cette appropriation, elle la définit sur deux plans qui sont bien circonscrits dans la citation suivante :

La classe des hommes dans son ensemble approprie la classe des femmes, dans sa totalité et dans l'individualité de chacune, ET, d'autre part, chacune des femmes est l'objet de l'appropriation privée par un individu de la classe des hommes. La forme de cette appropriation privée est le mariage, lequel introduit un certain type de contractualité dans les rapports de sexe.

L'appropriation sociale comporte donc à la fois une appropriation collective et une appropriation privée [...].<sup>2</sup>

C'est cette analyse féministe matérialiste qui m'a donné la possibilité d'approfondir ma réflexion politique. Bien sûr, cette réflexion fut non seulement partagée par le collectif d'*AHLA*, mais aussi par bien d'autres lesbiennes qui en venaient au lesbianisme radical. Il nous fallait analyser la place des lesbiennes à l'intérieur et à l'extérieur de ce système d'appropriation. On pouvait en effet concevoir que les lesbiennes, ne vivant pas des rapports intimes avec les hommes, se situaient en dehors de l'appropriation privée mais que, vivant dans un monde encore bien hétérosocial, elles n'échappaient pas à l'appropriation collective. À ce moment-là, le lesbianisme pouvait et peut encore être conçu comme étant un acte de résistance à l'appropriation des femmes, il ne peut être réduit à une pratique sexuelle, d'où sa dimension politique. Cette lecture politique du lesbianisme a caractérisé la démarche de notre collectif *AHLA*. Et c'est dans cette perspective politique que nous avons participé au mouvement des lesbiennes des années 1980 et alimenté les discussions, comme lors de la rencontre de 1984 intitulée *Si la chicane vous intéresse*. La chicane en question portait sur le débat entre lesbiennes radicales, lesbiennes féministes et lesbiennes non-alignées.

Outre cette compréhension qui concerne l'organisation effective de l'appropriation que la sociologue nomme sexage, il y a chez Guillaumin un intérêt pour expliquer l'idéologie qui est impliquée dans cette structure socio-sexuelle. Cette explication a aussi eu un impact fondamental pour comprendre que la différence supposée des femmes n'est pas de l'ordre d'une destinée, mais d'un système savamment orchestré aussi bien par des forces répressives concrètes que par un discours fondé sur l'idée de Nature. Cette idéologie naturaliste affirme inlassable-

2. Colette Guillaumin. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes », *Questions Féministes*, n° 2, février 1978, p. 29.

ment que les femmes sont marquées par une nature spécifique qui, de par son statut d'évidence, ne peut que les enfermer dans les mêmes schémas. Guillaumin traite de la différence dans son texte « Question de différence »<sup>3</sup>, où elle démonte les mécanismes de ce processus qui arrive à ses fins perverses en faisant croire que, si les femmes sont dominées par les hommes, c'est qu'elles ont une spécificité naturelle qui les rend responsables de leur situation. Il s'agit ici d'un vaste débat qui a traversé le mouvement féministe. Pour Guillaumin, la revendication que font certaines femmes du droit à la différence féminine viendrait de ce qu'elle nomme la fausse conscience, en somme une fausse conscience vis-à-vis d'une réalité empirique qui implique aussi bien des rapports d'oppression concrets que des discours visant à les légitimer. Pour Guillaumin, il s'agit de traquer les évidences parce qu'elles sont souvent suspectes. Ainsi, le lesbianisme radical a aussi émergé grâce à cette perspective critique qui traquait cette idée évidente, à savoir qu'être lesbienne relève d'une orientation sexuelle innée.

C'est donc en nous appuyant sur le féminisme matérialiste de Guillaumin que nous avons développé notre analyse des rapports sociaux de sexe et, en nous appuyant sur la théorie de Monique Wittig, nous avons situé l'hétérosexualité au cœur même de notre analyse. Ainsi, le lesbianisme radical est-il en continuité avec la pensée féministe matérialiste, surtout dans la volonté des unes et des autres de lutter contre toute récupération essentialiste de l'oppression des femmes.

Dans notre optique, un mouvement de lesbiennes devait se faire sur le principe d'un lesbianisme politique et non pas sur la revendication d'une essence ou d'une nature lesbienne. En février 1984, le collectif d'*AHLA* a dans ce sens organisé une soirée de discussion avec Guillaumin. La discussion portait sur la question du naturalisme et du matérialisme. La soirée ayant débordé

3. Colette Guillaumin. « Question de différence », *Questions Féministes*, n° 6, septembre 1979, p. 3-21.

sur beaucoup d'autres thèmes, c'est dans un article succinct mais toujours aussi éclairant, intitulé « Des termes et des mots »<sup>4</sup>, que Guillaumin expliquera ces deux notions. Ici, elle aborde directement la question du lesbianisme, question qu'elle a rarement traitée. Connaissant l'importance du choix des mots dans toutes ses analyses, il n'est donc pas étonnant qu'elle décide de comparer les définitions des mots « homosexuelle » et « lesbienne ». Je la cite :

L'usage donc tendrait à s'établir que homosexuelle désignerait simplement les « mœurs » comme on dit, c'est-à-dire le choix sexuel de personnes de même sexe anatomique. Alors que lesbienne, qui est un terme historique et géographique, porterait le sens politique [...] la révolte contre, et le refus de, la division socio-sexuelle, du système social dit « hétérosexualité »<sup>5</sup>.

En 1997, Guillaumin reprendra cette perspective en mettant en corrélation les mouvements d'émancipation féministes, antiracistes et ceux de la défense des droits humains. Selon la sociologue, pour qu'il y ait projet de société, il faut d'abord analyser cette société existante et être en position critique de cette société-là. C'est ainsi, et je la cite, que « [...] l'analyse et la critique de la structure socio-sexuelle ne peuvent pas ne pas remettre en cause l'ensemble de l'organisation sociale. Ce qui fait du lesbianisme dans le féminisme [...] une position forcément politique, qui oblige à penser autrement que par le biais du sexe<sup>6</sup> ». Même si le lesbianisme était absent de ses premiers textes, ceux-là mêmes qui ont servi à élaborer la théorie du lesbianisme radical, le lesbianisme politique était non seulement

4. Colette Guillaumin. « Des termes et des mots ». *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. II, n° 4, mars 1984, p. 6-8.

5. « Des termes et des mots », *op. cit.*, p. 8.

6. Colette Guillaumin. « La confrontation des féministes en particulier au racisme en général. Remarques sur les relations du féminisme à ses sociétés », Journée de l'ANEF du 14 Juin 1997, « Les féministes face à l'antisémitisme et au racisme », Bulletin de l'ANEF, Supplément n° 26, 1998. p. 9.

sous-jacent à sa conception de l'oppression des femmes, mais aussi, et surtout, elle le concevait comme étant partie prenante de la lutte pour la libération des femmes. Cela dit, le mouvement féministe n'a pas toujours été réceptif à l'idée ni même à la participation active d'un lesbianisme politique dans ses rangs, c'est la raison pour laquelle nous voulions nous constituer en mouvement contestataire collectif, pour reprendre les termes mêmes de Guillaumin. Je pense que le lesbianisme politique est toujours d'actualité, même si le mouvement des lesbiennes est, actuellement, grandement relayé par la mouvance LGBTQ+. Il n'en demeure pas moins que les féminisme et lesbianisme matérialistes sont plus que jamais d'actualité pour comprendre le monde d'aujourd'hui et continuer à lutter contre l'oppression des femmes et à la comprendre.

Bien que le militantisme ne soit plus au centre de ma vie, le legs que m'a laissé la pensée de Colette Guillaumin tient au type d'analyse qu'elle a menée tout au long de sa carrière. Il a guidé mon engagement politique et continue à guider mes analyses politiques. Elle le dit en 1981 dans son article « Femmes et théories de la société : Remarque sur les effets théoriques de la colère des opprimés »<sup>7</sup> : en focalisant sur les rapports sociaux qui les impliquent, les minoritaires rendent visibles la dynamique de ces rapports, pour eux-mêmes bien sûr, mais aussi pour des dominants qui ne tiennent pas à la concevoir. Ainsi, dira-t-elle, « la connaissance concrète et systématiquement explicitée et exposée de la solidarité des niveaux du réel social »<sup>8</sup> telle qu'elle est amenée par les minoritaires sort des faits concrets de leur banalité et de leur évidence. Et même si la théorie politique des minoritaires n'est pas toujours linéaire ni même harmonieuse, c'est un vaste ensemble d'individus qui la produisent et par le fait même participent à une œuvre collective. C'est bien ce travail de la pensée, de la conscience et de l'action que Colette Guillaumin

7. *Loc. cit.*

8. *Op. cit.*, p. 30.

définit comme étant de l'ordre d'une révolution et théorique et politique. Comprendre que la théorie n'est pas s'il n'y a pas projet politique, voilà ce qui constitue pour moi l'un des plus précieux héritages que j'ai reçus dans ma vie.



«L'appropriation des femmes»

Beaucoup de contraintes vécues par les femmes se situent dans l'univers du travail et dans les tâches domestiques «qu'elles font toutes à l'intérieur d'une

relation privée» et, cela, sans salaire, d'affirmer Mme Colette Guillaumin.

(Photo LE DROIT, par Gilles Benoit)

Colette Guillaumin, Extrait du Journal *Le Droit*, Ottawa, lundi 9 mars 1981, p. 13.

Photo : Gilles Benoit pour *Le Droit*.

Coupure reproduite avec l'aimable permission du journal.

## Guillaumin : la fulgurance d'une pensée radicale



Titulaire d'un baccalauréat en traduction de l'Université Laval, Denise Veilleux a exercé la profession de traductrice et réviseure jusqu'en 2014. Originaire de Montréal, elle a vécu plus de 30 ans en Outaouais. C'est là que s'est déployé son engagement avec l'organisation de nombreuses activités de visibilité lesbienne.

En 1998, elle obtient une maîtrise en sociologie et études des femmes à l'Université d'Ottawa. Son mémoire intitulé *Vieillir en marge, Les réseaux informels et formels des lesbiennes âgées*, première recherche sur cette question au Canada, lui vaudra le prix en études féministes de la Chaire Claire-Bonenfant de l'Université Laval et de l'Université d'Ottawa.

De retour à Montréal depuis quelques années, elle collabore avec la Fondation Émergence dans le cadre du programme *Pour que vieillir soit gai*. À ce titre, elle offre des témoignages durant les formations destinées aux personnes et aux organisations qui interviennent auprès des personnes âgées LGBT.

Photo : kimura-byol - nathalie lemoine

Mon premier contact avec la pensée de Colette Guillaumin ne s'est pas fait par l'intermédiaire de ses textes. J'ai en effet eu la chance de l'entendre en conférence au cégep de l'Outaouais lors de la Journée internationale des femmes, le 8 mars 1981.

Durant cette conférence, Guillaumin a détaillé les contraintes constantes imposées aux femmes, contraintes de temps et d'espace, dans le monde du travail mais aussi dans la vie privée. En tant que féministe, je reconnaissais là nos revendications contre ces nombreuses injustices : salaire inférieur, responsabilité des tâches domestiques et des soins aux enfants.

Sans oublier la violence et la menace de violence utilisées pour maintenir les femmes dans leur rôle féminin.

Ce dernier aspect, je le connaissais trop bien, puisque j'enseignais depuis quatre ans le Wendo, une méthode d'autodéfense féministe. Au début de nos cours, nous invitions les femmes à casser une planche pour leur révéler la force qu'elles possédaient déjà. En fait, elles cassaient ainsi l'idée préconçue qu'elles étaient faibles, car dans leur tête même – comme le dira Guillaumin –, elles ne se pensaient pas comme sujets. Il s'agissait donc surtout de briser un moule qui les empêchait de connaître et d'employer leur force<sup>1</sup>.

Ce qui m'a le plus marquée dans l'exposé de Guillaumin, ce fut sa démonstration que tous les éléments apparemment disparates de la condition féminine forment un système social : un système d'appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes.

Le terme *appropriation* eut l'effet d'un éclair déchirant l'obscurité. Une lumière qui révélait, dans leur réalité crue, les rapports sociaux de sexe. C'était libérateur parce qu'enfin, pour moi,

1. Les instructrices québécoises avaient ajouté une dimension féministe à l'enseignement du Wendo. Outre les techniques d'autodéfense, nous jugions essentiel d'aborder la question des rôles de sexe et des liens avec la violence envers les femmes. Plusieurs instructrices étaient lesbiennes et voyaient dans ce travail un moyen pour les femmes de s'autonomiser par rapport aux hommes.

TOUT faisait sens, TOUT se tenait : le travail domestique, les soins aux enfants, les piètres salaires, la violence, TOUT était relié. Mais c'était aussi écrasant parce que le travail nécessaire pour abattre ce système apparaissait alors dans toute son ampleur.

Au sortir de la conférence, j'entrevois aussi que les lesbiennes pouvaient occuper une place particulière dans les rapports sociaux de sexe. Ma réflexion à ce sujet devait se poursuivre d'une façon inattendue l'année suivante.

À l'hiver 1982, je vivais en Outaouais où j'avais accepté un poste de traductrice. Apprenant que Guillaumin allait diriger un séminaire à l'Université d'Ottawa, je m'y suis inscrite. Durant ce semestre, la lecture de son article « Pratique du pouvoir et idée de Nature » ainsi que de nombreux autres textes (de Monique Wittig, Adrienne Rich, Paola Tabet, etc.) a jeté les bases de mes convictions plus théoriques de militante lesbienne.

Depuis l'automne 1982, je participais, avec une poignée d'autres lesbiennes, à un groupe de discussion hebdomadaire au Centre des femmes de l'Université d'Ottawa. Fait peu surprenant, nos discussions portaient souvent sur la visibilité dans nos familles, nos milieux de travail et nos lieux d'implication féministe.

La Semaine internationale des femmes de 1982 nous a semblé une bonne occasion de marquer notre présence comme lesbiennes dans le mouvement féministe. Nous avons donc organisé des ateliers sur la question des liens entre féminisme et lesbianisme, c'est-à-dire l'aspect théorique, et des relations entre féministes et lesbiennes, c'est-à-dire comment travailler côte à côte, mais sans s'ignorer.

Pour nous préparer à animer ces ateliers, nous avons lu trois textes politiques : *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais*<sup>2</sup> (Adrienne Rich), *Lesbian Feminist Theory* (Charlotte Bunch)

2. Le recueil *La contrainte à l'hétérosexualité et autres essais* est paru en 2010 en Suisse (Genève-Lausanne), en coédition : Mamamélis-Nouvelles Questions Féministes.

# questions feministes



2

février 1978

## les corps appropriés



éditions tierce 23f

*Gazette des femmes vol. 1 n° 2 novembre 1977*

**AH, LES FEMMES!**



**Wen-do  
pour  
femmes  
seulement.**

Une femme surprend deux voleurs dans sa maison. Elle en frappe un et l'assomme. L'autre est sur le point de prendre la fuite quand il l'entend crier : « Mon dieu, je lui ai fait mal ». Profitant de sa stupeur, il s'immobilise et s'effrite tranquillement avec son bûche et son complice.

Une étudiante inscrit à un cours d'escrime refuse de pratiquer un touché, de crainte de blesser son maître d'armes qui possède non seulement une vaste protection mais une large expérience. Une débutante, 1,62m, 50 kilos, hésite à braver son poing au cours d'un exercice de vitesse, devant un adversaire qui arbore une tête de plus qu'elle et une carrure imposante, de peur de lui faire mal.

On pourrait allonger à l'infini la liste des exemples qui viennent prouver à quel point les femmes ont été amourees et ne jamais se défendre et encore moins à attaquer. C'est pourquoi le wendo possède sur les arts martiaux et les autres techniques d'auto-défense un avantage incontestable. Il a été créé pour les femmes et a été adapté à leurs besoins physiques et psychologiques en matière d'auto-défense.

Enseigné par des femmes, le wendo est beaucoup plus qu'une simple technique; c'est un conditionnement psychologique par lequel les femmes apprennent à développer de nouvelles attitudes face à la violence et à faire respecter leur intégrité physique.

Tout au long des cours, les instructrices insistent aux exercices des discussions sur le phénomène général de la violence et sur les attitudes particulières des femmes face à l'agression physique. Aussi importantes que la technique, ces discussions permettent un échange d'information et une meilleure intégration du wendo à la vie quotidienne.

Photo: Louise Blotreau

et *To Be and Be Seen: Metaphysical Misogyny* (Marilyn Frye). Mon compte rendu de l'événement montre que, même si nous n'avions pas une analyse théorique très poussée, nous avions des objectifs intéressants à revoir, surtout avec le recul. Ces objectifs étaient :

- 1) montrer que le lesbianisme est politique parce qu'il constitue un rejet de la société patriarcale dans son fondement même (le concept que les femmes existent en fonction des hommes) et dans sa pratique (l'hétérosexualité qui assure la domination des hommes sur les femmes par le biais des institutions du mariage et de la famille)<sup>3</sup> ;
- 2) faire ressortir la communauté d'intérêts des lesbiennes et des féministes ;
- 3) favoriser la solidarité entre lesbiennes : en étant visibles les unes aux autres et en échangeant des informations sur les groupes et les lieux pour nous ;
- 4) favoriser la solidarité entre féministes et lesbiennes en ne taisant plus nos différences et en amorçant le dialogue.

Les résultats ne furent toutefois pas à la hauteur de nos ambitions, sauf pour la visibilité lesbienne. Malgré nos lettres d'invitation adressées aux groupes de femmes de l'Outaouais, l'événement attira peu de féministes parmi la centaine de participantes. Quant aux lesbiennes présentes, elles étaient peu préparées à discuter des dimensions politiques du lesbianisme.

Cette expérience marqua néanmoins un point tournant pour moi par rapport à ma participation au mouvement féministe<sup>4</sup>. Désormais, j'allais consacrer toute mon énergie à l'organisation autonome des lesbiennes francophones. Et ce n'est pas le travail qui manquait, puisque tout était à faire à cette époque d'inexistence de nos réalités et de nos droits.

3. On note ici l'influence des thèses de Guillaumin, Wittig, etc.

4. J'écrirai d'ailleurs à ce sujet l'article « Être ou ne pas être dans le mouvement féministe », publié dans *Les Furies*.

La pensée radicale de Guillaumin m'a fortement inspirée en ce sens. À partir de sa thèse selon laquelle les femmes forment une classe politique, je déduisais qu'il fallait développer une conscience de classe chez les lesbiennes. Cela me paraissait un premier pas essentiel pour en arriver à une lutte politique des lesbiennes. Pour agir politiquement, encore fallait-il exister pour soi et pour d'autres semblables.

À l'époque, faut-il le rappeler, nous vivions dans un état de clandestinité. La dimension lesbienne de nos existences s'affirmait de façon ponctuelle, lors d'événements éphémères, souvent dans un quasi-anonymat rendu nécessaire pour protéger nos emplois, notre logement, nos relations familiales et autres, voire, dans certains cas, la garde de nos enfants.

Dans un contexte aussi hostile, chaque geste de visibilité avait son importance. En septembre 1982, nous avons fait connaître officiellement le Groupe des lesbiennes francophones qui se réunissait tous les lundis au Centre des femmes de l'Université d'Ottawa. L'annonce, publiée dans le journal étudiant, précise ainsi nos objectifs : favoriser l'expression de nos vécus, l'acceptation de soi et le sentiment d'appartenance à la communauté lesbienne ; analyser les aspects sociaux, culturels et politiques du lesbianisme ; et travailler à effectuer des changements sociaux à long terme.

Au fil des rencontres hebdomadaires, le Groupe des lesbiennes francophones forma un extraordinaire noyau d'organisatrices qui ont multiplié par la suite les événements de visibilité.

L'année 1983 est particulièrement riche à cet égard. Nous écrivons et produisons la pièce *Par où la sortie ?*, une création collective qui réunit sur scène une dizaine de participantes et aborde avec humour le cheminement d'une lesbienne. Elle sera présentée deux fois à l'Université d'Ottawa, durant la Semaine internationale des femmes, puis une fois à l'école Gilford, à Montréal, dans le cadre de l'événement *Bouche bée catalysante*.

Pour souligner le 8 mars, nous produisons aussi un cahier spécial pour le journal GO-Info que publie l'Association des gais et lesbiennes d'Ottawa. Il contient trois articles en français dont un intitulé « Se dire lesbienne » où j'explique les raisons motivant le choix de ce mot pour se nommer<sup>5</sup>. La publication de ce cahier spécial exigea bien des tractations avec les hommes gais qui contrôlaient le journal. Cette expérience confirma notre détermination à maintenir un groupe autonome de lesbiennes.

Du 28 au 30 octobre 1983, cinq membres du Groupe des lesbiennes francophones organisent le Festival des lesbiennes en images, *Rendre le réel visible*. Pendant trois jours, 150 participantes assisteront à neuf films, cinq vidéos et un diaporama inédit sur l'histoire de 70 lesbiennes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Chaque représentation est suivie d'ateliers de discussion animés par huit francophones et dix anglophones. Il y a même un brunch le dimanche matin avant les projections. Une tâche d'organisation colossale !

Malgré son succès évident de participation, le festival suscite des critiques dont certaines nous semblent injustifiées<sup>6</sup>. Ces réactions négatives s'ajoutant à la fatigue due à l'énorme travail de conception et de coordination des événements de l'année viendront à bout de l'énergie du Groupe qui cesse alors ses activités.

C'est seulement trois ans plus tard, en 1986, qu'une forme de travail collectif reprendra avec le lancement de la Semaine internationale des lesbiennes. Comme il s'agit d'une initiative des lesbiennes anglophones, les francophones sont minoritaires dans le comité d'organisation. Jusqu'en 1992, mon rôle consistera donc à encourager des francophones à offrir diverses activités. Au fil des années, j'animerai ainsi des discussions sur la sortie du pla-

5. Cet article sera repris dans la revue *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. II, n<sup>o</sup> 3, décembre 1983, p. 11-18.

6. Certaines critiques concernent le choix ou la qualité technique de quelques œuvres. Celles qui nous touchent le plus dénoncent notre choix d'ouvrir le Festival à toutes les femmes et sont publiées dans deux articles de la revue *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*, vol. II, n<sup>o</sup> 3, décembre 1983.



SEMAINE INTERNATIONALE DES LESBIENNES

VENDREDI 16 OCTOBRE 1992

# *SAPHOS DES TEMPS MODERNES*

LECTURE DE TEXTES  
D'ÉCRIVAINES LESBIENNES  
D'ICI ET D'AILLEURS

*AU CAFÉ ALTERNATIF*  
à 20 H00

Pavillon Simard  
60 Rue Université  
Université d'Ottawa  
ENTRÉE \$2

BIENVENUE À TOUTES LES FEMMES

card, des ateliers d'écriture, des soirées de lecture de textes lesbiens et même des spectacles de poésie.

De 1989 à 1992, je réalise aussi une émission de radio hebdomadaire d'une heure intitulée ELLIPSE. Notre équipe se compose très majoritairement de lesbiennes, y compris la technicienne qui assure la mise en ondes et la recherche musicale. Avec une dizaine de complices, nous produisons ce magazine d'actualité féministe diffusé sur les ondes de CHUO, la radio étudiante de l'Université d'Ottawa<sup>7</sup>.

Au fil des années, la production d'une émission entièrement consacrée à des sujets d'intérêt pour les femmes et les lesbiennes sera une extraordinaire expérience d'*empowerment*. De solides liens d'amitié se forgeront aussi entre les membres de l'équipe au cours d'expéditions de canot camping, de sorties de ski de fond à la pleine lune, de fêtes de Noël partagées dans des chalets loués.

Mon militantisme lesbien en Outaouais prendra fin en 1992 avec un ultime spectacle de poésie, *Saphos des temps modernes*, avant mon départ de la région pour travailler au Manitoba.

Après un séjour de trois ans dans cette province, je rentre en Outaouais. Mon engagement comme lesbienne prend alors une tournure plus théorique. En 1995, j'amorce des études de maîtrise en sociologie et études féministes à l'Université d'Ottawa. En 1998, je termine un mémoire intitulé *Vieillir en marge. Les réseaux informels et formels des lesbiennes âgées*. Il s'agit de la première étude au Canada à s'intéresser aux particularités du vieillissement chez les lesbiennes. Dans mon cadre théorique, je reprends l'analyse de Guillaumin sur l'appropriation des femmes et le discours de la Nature pour soutenir que l'existence des lesbiennes « introduit une note discordante dans le grand concert naturaliste. Par leurs pratiques et leurs discours, les lesbiennes ont révélé le rôle de l'hétérosexualité dans le contexte de l'ap-

7. Les bandes sonores d'une douzaine d'émissions font partie des Archives du mouvement des femmes à l'Université d'Ottawa.

appropriation de la classe des femmes par la classe des hommes<sup>8</sup> ». Je ferai d'ailleurs connaître ma recherche sur les lesbiennes âgées dans quelques colloques, notamment à Paris, en juin 1998, durant les Journées des cultures gaies et lesbiennes du Canada.

J'ai ensuite dirigé un recueil qui abordait quelques enjeux théoriques, méthodologiques et politiques de la recherche sur les lesbiennes<sup>9</sup>. Line Chamberland y retrace la lente émergence du champ des études lesbiennes en langue française. Marie-Jo Bonnet examine les défis de la recherche historique sur l'amour entre femmes en France. Quant à moi, je traite des difficultés méthodologiques de la recherche avec une population clandestine et stigmatisée comme celle des lesbiennes.

Pour terminer, on peut s'interroger quant au legs de Colette Guillaumin aujourd'hui, au Québec. Il est clair que son regard féroce et lucide ne me quittera jamais. Aujourd'hui, je travaille sur les conditions matérielles des lesbiennes âgées pour améliorer leurs situations de logement. J'essaie de faire en sorte que, dans les lieux où nous sommes apparemment égales en droit, nous puissions vivre en plein jour, vivre dans la dignité, en toute honnêteté et sans trop de batailles cruelles pour y arriver.

En relatant à grands traits ce parcours de mon militantisme en Outaouais, je me rends compte qu'étant privées d'espace social et juridique, les lesbiennes ont dû envahir l'espace symbolique, avec des mots et des images. Pour faire surgir l'idée même d'exister, il fallait pouvoir parler, se nommer à soi et aux autres, découvrir ce que cela pouvait signifier d'être lesbiennes. Alors, nous avons inventé nos vies, la nôtre d'abord, mais ensuite celle de nos cercles, de nos groupes, de nos communautés.

8. Mémoire de Denise Veilleux, « Vieillir en marge, Les réseaux informels et formels des lesbiennes âgées », maîtrise es art en sociologie et en études des femmes, Université d'Ottawa, École des études supérieures et de la recherche, février 1998, p. 49.

9. *La recherche sur les lesbiennes, Enjeux théoriques, méthodologiques et politiques*, Ottawa, Institut canadien de recherche sur les femmes, collection Voix féministes, avril 1999.

Aujourd'hui, l'apport de la pensée de Guillaumin me semble plus que jamais nécessaire dans un état des lieux du lesbianisme que je résumerais ainsi :

Normalisation :

nous avons maintenant droit au mariage, à la parentalité comme lesbiennes.

Fragmentation :

nous avons accès à des réseaux dits sociaux, mais les individus qui se fréquentent à travers eux semblent de plus en plus virtuelles et leurs liens d'autant plus fragiles et fragilisés.

Dilution :

nous constatons une dilution de l'existence des lesbiennes dans la notion de diversité sexuelle à l'intérieur même d'un des seuls organismes qui nous représente officiellement, le Réseau des lesbiennes du Québec.

Contrainte à l'hétérosexualité persistante :

malgré nos gains juridiques et notre plus grande visibilité, les adolescentes ignorent encore trop souvent l'existence des lesbiennes ; c'est du moins ce que démontre l'enquête de Christelle Lebreton, *Adolescences lesbiennes*, dans laquelle les adolescentes interviewées relatent les techniques dilatoires d'évitement et de protection nécessaires encore aujourd'hui avant d'oser exister comme lesbiennes.

Pour conclure, il reste de toute évidence un immense travail de transmission à faire en ce qui concerne l'histoire, la culture et les analyses politiques des lesbiennes. Il existe en outre un fossé à combler, un fossé des générations entre les vieilles lesbiennes et les plus jeunes qui n'emploient plus ce terme. Nous acceptons trop souvent que le terme puisse nous séparer alors que la réalité concrète de l'appropriation – du fait que nous faisons encore partie de la classe des femmes, mais comme résistantes et survivantes –, devrait nous réunir. Et l'apport théorique de Guillaumin pourra éclairer nos réflexions et nos actions.



Table ronde : « Comment la pensée de Colette Guillaumin a-t-elle influencé le militantisme des lesbiennes au Québec et en Ontario francophones ? ». Colloque *Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe : Actualité de Colette Guillaumin*, Université d'Ottawa, 22 juin 2019.

De gauche à droite : Louise Turcotte, Line Chamberland,  
Nicole Lacelle et Denise Veilleux.

Photo : kimura byol – nathalie lemoine

## Ce que Colette Guillaumin m'a apporté



Nicole Lacelle est lesbienne tout court ; chroniqueuse à la revue *Treize* pendant cinq ans, elle a présidé l'assemblée de fondation du Réseau des lesbiennes du Québec. Sociologue de formation et consultante auprès de groupes de femmes, de groupes communautaires, d'institutions publiques, d'ordres professionnels et d'organismes privés notamment à titre de présidente d'assemblée et d'animatrice professionnelle tant au Québec qu'à l'étranger depuis plus de trente ans. Auteure de trois livres et d'une centaine d'articles, elle est l'une des fondatrices des Éditions du remue-ménage et la première présidente de la Fondation Léa-Roback.

Photo : kimura-byol - nathalie lemoine

Dans mon travail, comme plusieurs d'entre vous, je suis toujours systématique, mais dans des circonstances comme celle d'aujourd'hui, ça me fait plaisir de me laisser aller comme ça vient.

Depuis 1975, j'ai fait partie, un peu malgré moi, de la tendance dite lesbienne féministe. J'étais, je suis encore, lesbienne, féministe, matérialiste, indépendantiste, syndicaliste. Il n'y a pas de trait d'union entre ces mots. Le trait d'union m'a toujours dérangée surtout dans le cas du lesbianisme parce que j'ai toujours senti que l'adjectif (féministe, radicale, etc.) était plus important que le substantif *lesbienne*. Comme si c'était plus justifiable ou plus noble d'être féministe ou radicale, ou quelque chose d'autre, que d'être lesbienne tout court. Alors j'ai décidé, il y a longtemps, d'enlever le trait d'union, même si je suis tout ça.

J'ai toujours été matérialiste jusqu'à être très fortement pour le salaire au travail ménager. J'ai toujours pensé que ce dont les femmes en général, la classe des femmes, avaient besoin, c'était d'autonomie, donc d'argent, et non pas de travail, elles en avaient déjà assez. Je n'étais pas du tout d'accord pour pousser la majorité des femmes, hétéro il va sans dire, à être doublement exploitée. Depuis l'université, je cherchais quelque chose que Guillaumin a apporté, mais trop tard pour moi, quand j'étais à l'université, c'est-à-dire des fondements matérialistes, théoriques et stratégiques, à la lutte des femmes et à celle des lesbiennes.

En cela, je suis restée résolument féministe. Pour notre plus grand malheur, à mon humble avis, les lesbiennes sont des femmes puisqu'elles assurent pratiquement toutes les tâches décrites par Guillaumin. C'est plate mais c'est comme ça.

En effet, Guillaumin précise que le sexage, cette économie domestique moderne, consiste en appropriation du temps, des produits du corps, de la charge physique des membres invalides, des bébés, des enfants, des vieillards, des malades ; les lesbiennes échappent à l'appropriation privée, comme prendre soin

des membres valides du sexe mâle et les obligations sexuelles à leur égard. Ça, c'est la définition de Guillaumin. Et il y a juste le dernier petit bout où les lesbiennes échappent à l'obligation. Mais j'ai pu observer, tout au long de mon militantisme, que je ne connaissais pas de lesbiennes qui n'accouraient pas au chevet d'une mère malade ou d'un père, d'un cousin, d'un frère ou d'une sœur. De plus, – vous m'excuserez car elles y ont bien droit – les lesbiennes ont des enfants. Pour moi, c'était le top. Mais je les comprends si c'est ça qu'elles veulent, mais vous comprendrez que, pour moi, ces tâches liées aux soins d'autrui ne devraient pas retomber sur les épaules des seules femmes, mais être prises en charge par la collectivité.

Échapper à cette appropriation individuelle, privée, est quand même pour moi une rupture indiscutable, une rupture et non, comme Adrienne Rich le disait, une continuité. Son continuum c'est le fun et d'ailleurs sa langue est si belle et son analyse tellement fine, mais c'est comme si elle ne pouvait pas accepter, qu'elle ne voulait pas accepter la rupture. Alors vous voyez combien j'avais besoin de Guillaumin !

Guillaumin disait encore les femmes ne sont pas « différentes ». Vous vous souvenez comme elle haïssait ce mot. Moi, je détestais la différence comme pour en faire des remèdes méchants comme on dit chez nous. Les femmes sont « différentes » de la même manière que toutes les supposées « races » : les hommes ne sont pas « différents », ils sont.

Adrienne Rich, c'était en 1980. Quand j'étais à l'université, il n'y avait, comme auteures disponibles, que Shulamith Firestone, née d'ailleurs ici à Ottawa, comme certaines d'entre nous. Le titre de son livre publié en 1970 : *La dialectique du sexe*. Toujours la même année, *La politique du mâle* de Kate Millett. En 1972, il y a eu *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale* de Dalla Costa et Selma James. Et Angela Davis, un an après, avec *Women, Race & Class*. Guillaumin n'avait pas traversé l'océan encore. Et donc,

je n'ai pas eu accès à ses analyses à l'université. Inutile de le dire : pas non plus à celles de Danielle Juteau, de Nicole Laurin et de tant d'autres. Juste à des marxistes classiques. Tous les profs étaient marxistes sauf deux fonctionnalistes, un structuraliste, un tourainien et un fou. Ça, c'était le département de socio en 1969.

Pour vous dire, ce n'est pas très compliqué, l'absence de Guillaumin a littéralement changé ma vie parce que j'ai quitté l'université. Je ne pouvais pas travailler là-dedans. Tout cela fait partie de mon parcours militant parce que j'étais d'abord militante dans le mouvement étudiant, ensuite dans les groupes communautaires puis les groupes de femmes et, un peu plus tard, dans les groupes de lesbiennes. Guillaumin n'est venue m'aider que dans ma vie militante parce que je ne l'ai pas connue dans ma vie universitaire. Reprendre la propriété de nous-mêmes, comme le disait Guillaumin, suppose que notre classe entière reprenne la propriété d'elle-même, socialement, matériellement. Moi j'ai toujours interprété politiquement que le lesbianisme, même s'il nous fait un bien fou, même si notre lutte est indispensable, n'a pas à lui seul la capacité de renverser le pouvoir mâle. Ce pouvoir force toutes les personnes qu'il identifie comme femelles au travail, dans des métiers genrés, avec des salaires inégaux, mais aussi au confinement dans l'espace, au domicile du mari. Comme le disait une copine de l'époque, une lesbienne adorable qui s'appelait Alice Pidgeon, nous autres, lesbiennes, on n'est pas soumises au racket de la protection. Vous savez, la mafia qui brise les vitrines des commerces et revient en disant : si tu ne veux pas faire casser ta vitre, tu dois nous payer. Pour elle, c'était l'image même du mariage hétérosexuel. Il faut que tu en prennes un qui te défende, du moins publiquement, et qui pourra t'attaquer privément, comme la mafia. C'était son image à elle.

Guillaumin poursuit sa démonstration en nommant les autres manifestations de force qui sont utilisées comme la violence physique, la violence sexuelle, la contrainte sexuelle, ainsi que l'arsenal juridique qui fixe les modalités de l'appropriation

collective et individuelle, donc privée. Maira, Leila-Anne, Salima<sup>1</sup> l'ont dit mieux que moi pendant le colloque. À la fin des années 1960 et au début des années 1970, au moment où j'étais à l'université, je militais dans le mouvement étudiant tandis que des femmes, totalement hallucinées, avaient recours au droit à la différence. Ça me rendait folle. Comme si ce n'était pas précisément cette différence imposée qui nous assomait. C'était mon point de vue à l'époque. Il s'agissait de la prédominance, notamment et surtout, de la lutte ouvrière, parce que c'était ça le plus important pour les marxistes. Celle des femmes évidemment était, par définition, petite bourgeoise. Je ne sais pas si vous vous en souvenez, celles qui étaient de cette génération ? Nous autres on disait non, non, et non ! Guillaumin, Dalla Costa et compagnie nous ont beaucoup aidées là-dessus. Puis, ont pointé le petit bout de leur nez, les luttes environnementales avec lesquelles on n'a évidemment pas de désaccord sur le fond, mais des désaccords sur leur prétention hégémonique. Parce que, dès les années 1970, les écologistes disaient « Pourquoi faire autre chose, puisque la planète va péter ? ». Comme les marxistes-léninistes avant eux, leurs harangues annonçaient la futilité de se battre sur d'autres fronts. Ça nous faisait déjà chier dans les années 1970, c'est encore difficile maintenant, mais ça ne veut pas dire qu'on n'accorde aucune importance aux changements climatiques. Mais comme chaque groupe réclame toujours l'hégémonie de leur lutte sur celle des autres, c'est bien fatigant.

Guillaumin m'a beaucoup aidée là-dessus. Elle a été extrêmement importante pour notre militantisme, dans un Québec plongé profondément, tant à gauche qu'à droite, dans la question

1. Note éditoriale : Il s'agit des personnes qui ont participé au colloque international *Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe. Actualité de Colette Guillaumin*, Université d'Ottawa, 21-23 juin 2019 : Maira Abreu : « De l'idéologie raciste au sexage : parcours d'une pensée » ; Leila-Anne Ouitis : « Guillaumin, Marx et le trou noir de la reproduction » ; Salima Amari : « L'appropriation des lesbiennes dans un contexte d'imbrication des rapports de pouvoir ». Toutes les présentations de ce colloque sont disponibles sur le site des Éditions sans fin : <https://leseditionssansfin.com> sous l'onglet Événements.

nationale. C'était pour nous la question hégémonique. C'était ça qui était important. Rien d'autre. Alors c'est sûr que toutes ces luttes qui réclamaient leur ascendant m'ont beaucoup incitée à militer davantage, en termes de temps, dans le mouvement féministe, ce que les autres lesbiennes décriaient, à raison. Quant à la stratégie du salaire au travail ménager, au moment où ce long conflit est arrivé, les arguments étaient d'une pauvreté rare d'un point de vue politique. Du côté des femmes, que certains qualifiaient à ce moment-là « d'ordinaires », on nous serinait « Mais que faites-vous de l'amour ? ». Ça réglait le problème tout de suite malgré notre évocation des enseignantes qui aimaient les enfants de leur classe mais étaient payées tout de même. Et les militantes, elles, disaient : vous ne vous rendez pas compte, les femmes vont le vouloir. Ça, c'est très sérieux ce que je vous dis là. La réponse des militantes à la question du salaire au travail ménager était : « Vous ne vous rendez pas compte, les femmes vont le vouloir. » Celle-là nous a laissé bouche bée...

Donc, concrètement, pendant toutes ces années-là, je gagnais ma vie à donner des formations, animer des réunions et présider des assemblées délibérantes. Je le fais encore. Ça me laissait avec Guillaumin surtout, mais d'autres aussi, l'intersectionnalité et compagnie. Dans un groupe local, un centre de femmes dans un quartier pauvre ou bien dans un groupe alternatif en santé mentale, il fallait expliquer, essayer de faire comprendre.

Parce que développer une pédagogie pour expliquer le sexage, le racisme, ce n'est pas facile. D'autant plus, et c'est à garder en tête, que, pour la classe des femmes, l'abstraction est un ennemi. Parce que c'est à travers l'abstraction qu'on les a eues. Ça, c'est leur vocabulaire. « Moi, je ne me ferai pas avoir par des mots que je ne suis pas capable de saisir et qui vont m'embarquer dans une patente. » Juste un petit exemple. Ma mère était vivement contre l'avortement mais elle était pour toutes les femmes qui avortaient. Parce que cela, elle le comprenait. Celle-là n'a pas fini ses études. Celle-là s'est fait violer. Celle-là a déjà six en-

fants. Toutes les raisons étaient bonnes pour avorter. Mais jamais ma mère n'aurait accepté de dire qu'elle était pour l'avortement. C'eut été donner son aval à une généralité, passer d'une analyse concrète à une position sociopolitique, position qui m'amènera où ? Ce rapport à l'abstraction dans les classes populaires est très difficile pour quiconque veut faire circuler des idées complexes. Je vous laisse en formulant un reproche au domaine de la recherche, pas parce qu'il faut s'éloigner de l'abstraction – il n'y a pas de théorie sans abstraction – mais parce qu'il faut éviter d'utiliser des mots de la langue courante en leur donnant un autre sens. Je vous donne l'exemple de « minoriser ». Les femmes disent : on est minoritaires ou on n'est pas minoritaires ? On est majoritaires ou on n'est pas majoritaires ? Quand les mots existent dans le vocabulaire connu, c'est très difficile de défaire ce connu pour en changer le sens. Quand on est sur le terrain et elles te disent : « Qu'est-ce que tu veux dire ? » Il faut développer des trésors d'analogies pour réussir à se faire comprendre. Contre-exemple : appropriation. Le mot « appropriation » est un terme précis, clair, qui vient du langage commun mais qui conserve son sens, amplifié par le cadre théorique dont il est issu.

En conclusion, ce fut un soulagement extraordinaire pour moi, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, de rencontrer, par la lecture, une chercheuse très peu idéologique, très documentée, mais se réclamant elle-même de sa propre analyse sans faux-fuyant. Extraordinaire, fabuleuse Colette Guillaumin. Haut niveau du développement d'une pensée collective organisée par elle, illuminée par sa rigueur. Quant à moi, certainement, une des grandes penseuses du XXe siècle. Si j'avais pu la connaître plus tôt, j'aurais sans doute poursuivi mes études de socio mais, comme je vous le disais, son absence dans ces années-là a littéralement changé ma vie.



*Colloque Penser la (dé)naturalisation de la race et du sexe :  
Actualité de Colette Guillaumin, Université d'Ottawa, le 23 juin 2019.*

Majorité des congressistes du colloque.  
Photo : kimura byol – nathalie lemoine

# Table des matières

|                                              |   |
|----------------------------------------------|---|
| Avant-propos.....                            | 9 |
| <i>Dominique Bourque et Johanne Coulombe</i> |   |

## PARTIE 1 : ANALYSES DE COLETTE GUILLAUMIN

|                             |    |
|-----------------------------|----|
| Des termes et des mots..... | 17 |
| <i>Colette Guillaumin</i>   |    |

|                                                                        |    |
|------------------------------------------------------------------------|----|
| Colette Guillaumin, FM : une féministe matérialiste<br>à la radio..... | 23 |
| <i>Félix L. Deslauriers</i>                                            |    |

|                                       |    |
|---------------------------------------|----|
| Entrevue avec Colette Guillaumin..... | 39 |
| <i>Marie-Anne Juricic</i>             |    |

## PARTIE 2 : PENSER L'ENGAGEMENT AVEC COLETTE GUILLAUMIN

|                                                                                                                                    |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Comment la pensée de Guillaumin a-t-elle influencé<br>le militantisme des lesbiennes au Québec et en<br>Ontario francophone ?..... | 69 |
| <i>Line Chamberland</i>                                                                                                            |    |

|                                                               |    |
|---------------------------------------------------------------|----|
| Du matérialisme de Guillaumin au matérialisme lesbien.....    | 75 |
| <i>Louise Turcotte – en collaboration avec Pascale Noizet</i> |    |

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| Guillaumin : la fulgurance d'une pensée radicale..... | 85 |
| <i>Denise Veilleux</i>                                |    |

|                                            |    |
|--------------------------------------------|----|
| Ce que Colette Guillaumin m'a apporté..... | 97 |
| <i>Nicole Lacelle</i>                      |    |

# Remerciements

Nous remercions vivement Line Chamberland, Nicole Lacelle, Louise Turcotte, Denise Veilleux, Félix L. Deslauriers et Marie-Anne Juricic pour leurs inestimables contributions. Nous souhaitons également exprimer notre gratitude à Brigitte Lhomond, Pascale Noizet, Danielle Chagnon et aux Archives lesbiennes du Québec pour leur précieux soutien.

# Publications des Éditions sans fin

1. *Deux lesbiennes rebelles à Paris* (BD), Laura Bernard et Danielle Charest, 2015.
2. *Penser la langue, l'écriture, le lesbianisme. Entretiens avec Michèle Causse*, Françoise Armengaud et Dominique Bourque (sous la dir.), 2016.
3. *Penser « l'arraisonnement des femmes », vivre en résistance*. Nicole-Claude Mathieu (1937-2014) (Recueil d'articles), Dominique Bourque et Johanne Coulombe (sous la dir.), 2017.
4. *ARTivismes lesbiens. Réalités actuelles* (Documentaire à partir d'interventions et de témoignages au colloque ARTivismes lesbiens à l'ère de la mondialisation, 2016), kimura byol – nathalie lemoine, 2017.
5. *Portraits d'illustres butchs* (Série de fanzines), Eloisa Aquino, 2018.
6. *Humain/Femelle de l'Humain*. Effet idéologique du rapport de sexage et notion de sexe en français (Recueil d'articles), Claire Michard, 2019.
7. *AHLA - Catalogue. Collection complète* (1982-2014) (PDF de l'ensemble des revues *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui*), Johanne Coulombe (sous la dir.), 2019.
8. *Voyages de la Grande Naine en Androssie* (Fable-épopée), Michèle Causse, 2020.
9. *Amazones d'Hier, Lesbiennes d'Aujourd'hui : 40 après* (Documentaire), Dominique Bourque, Johanne Coulombe et Julie Vaillancourt, 2022.
10. *Résonance de la pensée de Colette Guillaumin au sein du mouvement lesbien francophone au Canada* (Recueil de textes variés), Dominique Bourque et Johanne Coulombe (sous la dir.), 2023.

[L]esbienne, qui est un terme historique et géographique, [...] désigne l'ensemble sexuel et politique, la révolte contre, et le refus de, la division socio-sexuelle, du système social dit « hétérosexualité ».

Colette Guillaumin

À Montréal, le mouvement politique des lesbiennes a connu son apogée dans les années 1980. Alors que les écrits d'Adrienne Rich et de Monique Wittig sont ceux le plus souvent mentionnés comme les textes fondateurs de ce mouvement, et les principales sources des clivages idéologiques en son sein, les écrits de Guillaumin sur l'appropriation des femmes faisaient eux aussi l'objet de lectures attentives et de débats intenses. C'est pourquoi il m'a semblé incontournable [...] de faire un retour en arrière pour évoquer la présence et l'influence de la pensée de Colette Guillaumin sur l'activisme de lesbiennes militant au Québec et dans l'Ontario francophone.

Line Chamberland

*Résonance de la pensée de Colette Guillaumin au sein du mouvement lesbien francophone au Canada* comporte la transcription inédite d'une entrevue que C. Guillaumin a accordée à Marie-Anne Juricic en 1999 dans le cadre de son émission radiophonique *Planète féministe*, ainsi que de précieux témoignages sur l'impact de ses analyses sur le militantisme de lesbiennes francophones au Québec et en Ontario. Ce livre est le dernier sur lequel Johanne Coulombe (1957-2021) a travaillé.

Dominique Bourque

Couverture (de gauche à droite et de haut en bas) :

Line Chamberland, Louise Turcotte, Denise Veilleux et Nicole Lacelle.

Photos : kimura byol - nathalie lemoine